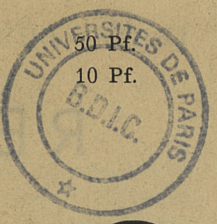


RENAULT

Officiers, le mois
Hommes de Troupe



15 JUILLET 1er AOUT 1941 NUMÉRO 17
PREMIÈRE ANNÉE

LE CANARD en...KG

LE BI.MENSUEL DE L'OFLAG XVIIA



LE NAIN — Réunion de famille (Musée du Louvre)

SOMMAIRE

Page 2 : Servir par M. Lamarche.	Page 12 : Principes et Tendances de la Législation Pétain. par Pierre Racine.	Page 14 : La Profession d'Architecte au Moyen-Age. par Henri Guittet.
Page 3 : L'Art et l'Artisanat au Camp. par R. Féau.	Page 13 : Notre conte : Un joyeux souvenir de la Dernière. par Pierre Paillé.	Salon Nautique — Sports Micro Radio-Edelbach Bourrachon — Club des Gangsters, etc.
Page 5 : Continuité de la Peinture Française. par Jacques Vallery-Radot.		

GFP RES 203

SERVIR

par M. LAMARCHE

Dans ses derniers messages, le Maréchal nous a précisé les conditions fondamentales du relèvement de la France " Avoir une foi inébranlable dans les destinées de la Patrie. Servir avec tout notre cœur et de toutes nos forces."

Pour nous militaires, le mot Servir résume la règle de notre vie. Toutefois, il ne paraît pas inutile d'en approfondir à nouveau le sens, car dans les circonstances actuelles, dans l'immense épreuve à laquelle notre malheureuse Patrie est soumise, il revêt un caractère d'exceptionnelle gravité.

SERVIR, c'est se dévouer corps et âme à son chef, c'est obéir aveuglément à ses ordres et à ses directives sans restriction mentale, sans hésitation ni détours. Pour Servir dans toute la force du terme, il faut avoir la foi dans son chef, car seule la foi donne à chacun de nous la force de se dominer, d'oublier ses aspirations, son point de vue personnel et de tendre tout son être vers le but recherché par le chef.

Quelle que soit l'idée, la cause ou la personne que l'on sert, que l'on se place sur le terrain religieux, social, économique, militaire ou scientifique, le véritable serviteur se distingue par sa foi. En effet, toujours il subsiste des inconnues, toujours l'esprit, l'intelligence, le bon sens se heurtent à des points mystérieux, d'une complexité extrême, bien difficile à comprendre et à éclaircir. Cette imperfection dans la compréhension des stades intermédiaires à parcourir pour atteindre le but réel est, à mon sens, salutaire car elle permet au véritable serviteur de sortir de la masse. Il n'y a aucun mérite à se dévouer de tout son être à une cause dont on connaît parfaitement les aboutissements et lorsqu'on approuve les modalités d'exécution, il en est tout différemment en cas contraire. Seule une élite peut vraiment servir car seule, elle est capable de s'oublier elle-même.

Les circonstances présentes doivent favoriser la formation de cette élite qui demain, en complète union de cœur et d'esprit avec le chef, assumera les responsabilités du pouvoir et guidera la masse dans toutes les branches de l'activité nationale. Car, loin de craindre l'élite, le Maréchal la recherche et veut la grouper autour de lui pour la faire effectivement participer au redressement de la Patrie. Cela doit être pour tous le meilleur réconfort et la base de notre foi dans notre Grand Chef.

Dans son allocution aux prisonniers rapatriés, M. Scapini disait ces jours derniers : " Acceptez comme un fait admirable que sur la France effondrée se soit dressée une grande figure et que le Maréchal ait sacrifié à son pays, sa personne, sa gloire et peut-être une large part de sa popularité". Ce dernier point nous révolte. Certes une partie de la masse aveugle, mal instruite, incompréhensive qui, pendant plus d'un demi siècle, a pu librement exprimer les opinions les plus diverses, revendiquer, se grouper en castes et partis dont le respect du devoir national était exclu, doit se sentir dépaycée et ne comprend pas la nécessité de sacrifier, ses sentiments personnels aux intérêts supérieurs de la Patrie, mais il n'est pas croyable que ceux qui, par leur intelligence, l'étendue de leurs connaissances, leur situation sociale, peuvent dominer le terrible problème actuel ne soient pas tous groupés derrière notre Grand Chef dont l'inégalable passé d'honneur, de droiture et d'absolu désintéressement serait, s'il était nécessaire, la plus sûre

garantie du présent et de l'avenir. C'est pourquoi intuitivement nous ressentons l'irrésistible devoir de nous grouper plus étroitement encore derrière le Maréchal, de le servir de toute notre âme, de tout notre cœur en faisant nôtre, sans restriction aucune, la doctrine qu'avec sa franchise de soldat il a si clairement exposée.

Nous savons, nous, que la prudence et la circonspection du Chef sont indispensables à la constitution d'un Etat fort. L'histoire est là pour le prouver. Jamais la publicité exagérée et imprudente d'une politique n'a été une preuve de force. Tout au contraire, la mise au courant systématique de ceux qui avaient intérêt à en démentir les fils a facilité les manœuvres montées pour la combattre et la faire échouer.

Pour nous, soldats, ces imprécisions dans la définition des moyens employés pour atteindre le but ne sauraient nous étonner. Tous, nous avons accompli des missions qui, vues à notre échelon, ne nous permettraient pas d'en comprendre l'importance pour la réussite d'un Plan d'ensemble. Seuls certains chefs en connaissaient les véritables raisons et les répercussions. Et pourtant, ces missions, nous les avons remplies avec tout notre cœur parce que nous avions la foi.

Le " Secret " dans les Affaires de l'Etat est au moins aussi important que le " Secret " dans les questions militaires.

Obéissons en soldats. Travaillons de toute notre âme et de toutes nos forces derrière notre Grand Chef.

Abstenons-nous de toute interprétation, de toute extrapolation des directives qui nous sont données par lui. Le Maréchal sait où il va, il a son but, il a son plan. Son but, nous le connaissons, c'est le salut de la France, son plan nous apparaît-il imparfaitement ? Qu'importe, notre Chef l'a établi ; lui et ses collaborateurs directs ont seuls besoin de le savoir.

En agissant ainsi, nous ferons partie de l'élite et nous pourrons réellement faire ce qui nous tient le plus à cœur : SERVIR.

LE COIN DU POÈTE

REVE

De l'horizon qui semble en feu,
Emerge la lune qui crève,
Légère, un ciel de satin bleu,
Et je rêve.

La nuit prodigue son parfum ;
L'heure paraît exquise et brève,
M'invitant à plonger sans fin
Dans le rêve.

Dans l'ombre, j'écoute le bruit
Que fait mon cœur, qui bat sans trêve,
Puisque c'est de toi, cette nuit,
Que je rêve.

Et, lentement, sur le sentier
Qu'emplissent le sable et la grève,
Je m'abandonne tout entier
A mon rêve.

Ce rêve est, sous les mêmes cieux,
A l'heure où la lune se lève,
De vivre plus tard, tous les deux,
Un beau rêve.

André LEBOCQ.

Les Adieux du Capitaine de Vaisseau MARIE

Le Capitaine de Vaisseau Marie, Représentant Général des Officiers de l'Oflag XVII A depuis le 20 mai, nous a quittés, rappelé en France avec les autres marins.

Les Nurembergeois et les chefs de baraque s'étaient réunis le 28 juin au théâtre pour lui faire leurs adieux. Cérémonie touchante et simple, témoignage de la gratitude, de la confiance et de l'amitié.

Ce sont les sentiments qu'évoque le poème composé et lu par le Lieutenant Cuny. Il dit le réconfort des officiers prisonniers qui, à l'heure de l'épreuve, trouvèrent dans le Commandant Marie un chef et un symbole, « une immense espérance autour de vous groupa ceux qui venaient de France », il lui exprime notre affection et notre désir de dresser pour lui sur le chemin du départ « non la voûte d'acier mais la haie de nos cœurs ».

Le Lieutenant-Colonel Robert, qui représenta les Officiers de l'Oflag XVII A pendant 8 mois et qui était demeuré comme adjoint

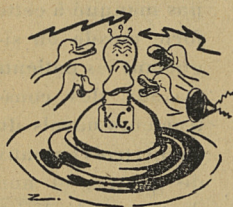
dit à son tour toute la peine que nous cause son départ : « Vous aviez avec vous le prestige d'une arme qui n'a pas connu la défaite, vous aurez bientôt la gloire de porter bien haut le pavillon de notre marine, ce pavillon que vos deux fils défendent, l'un sur le « Georges-Leygues » à Dakar, l'autre sur l'« Elan » à Beyrouth. »

Après que le Capitaine de Vaisseau Constantin, partant lui aussi, eut offert en notre nom un livre en souvenir des longs mois vécus en commun, le Capitaine de Vaisseau Marie nous fit des adieux particulièrement émouvants. « La captivité m'a enrichi d'amitiés, ce qui est une précieuse rançon de infortune. Il n'est pas dans les usages de la marine que le commandant quitte son bord avant son équipage, c'est mon vœu le plus cher qu'il me suive au plus tôt. »

La cérémonie se termina par l'appel du Colonel Robert : « Haut les cœurs et Vive la France » repris par toute l'assistance.

Le Canard en... K.G.

LE BOBARDIER N° 1



Ce n'est pas un de ces jeunes écervelés qui arrivent tout essoufflés et se mettent à trompeter : " Vous savez le dernier ? " ou " Je viens d'apprendre à la baraque N... ". On ne le voit pas non plus s'équiper ostensiblement pour une expédition lointaine en disant : " Je vais à la chasse ".

Non, c'est un homme d'âge mûr, sérieux et digne, ménager de ses paroles. Il se flatte même d'être un implacable ennemi des bobards. Seulement, pour mieux les combattre, il faut bien qu'il les recueille et qu'il les commente. Ses analyses systématiques et ses travaux d'exégèse l'ont conduit à établir toute une série de classifications et de lois. Il distingue, par exemple, le bobard "de course", spécialement créé pour un parcours rapide et chronométré à travers le camp ; le bobard "de culture", astucieusement semé dans une terre favorable et qui grandit entouré de soins jusqu'à étendre en tous sens des ramifications variées ; le bobard "de chasse" qui sert à se débarrasser des importuns en leur inspirant le désir de filer au plus vite pour colporter la nouvelle. Il a appris aussi, comme un dégustateur, à reconnaître du premier coup leur origine (la cantine, les cuisines, etc...)

Mais hélas, malgré ses débauches d'esprit critique, le malheureux ne s'est pas aperçu qu'il avait entrepris une lutte inégale : ce sont les bobards qui l'ont possédé. Il est devenu leur point de convergence et leur centre de rayonnement. On ne le connaît plus que comme grand bobardier. Il eut beau s'en défendre au début, c'est à lui qu'on est venu demander la pâture quotidienne. Il la donnait sous forme de démentis et de réserves de toutes sortes, mais rien n'y faisait ; reniés et bafoués, les bobards avaient quand même pris forme. Ils s'élançaient pleins de vie et rien ne pouvait plus les empêcher de courir...

Un beau jour, lassé de ce rôle d'apprenti sorcier, écœuré de s'entendre prêter tant de bêtises, il s'avoua vaincu. Il alla s'enfermer du matin au soir dans la bibliothèque en jurant de ne plus s'occuper de bobards. Du coup, l'atmosphère de la chambre changea. Chacun restait dans son coin, confiné dans ses occupations terre à terre, plus de groupes compacts et bruyants ; plus de discussions éclatantes qui débordent le cadre de l'alvéole. On pouvait rentrer après une absence d'une heure ou même plus en demandant : " Quoi de neuf ? ", le groupe répondait d'une voix lasse : " Rien ! ". Ou bien, c'étaient quelques mots ternes et désabusés, n'intéressant personne : une nouvelle vraie.

Il fallut supplier le bobardier n° 1 de reprendre son rôle. Gagné, lui aussi, par la dépression générale, il ne se fit pas trop prier pour sacrifier son amour de la vérité au bonheur de tous. Alors, on vit renaître l'enthousiasme, les espoirs et les déceptions : la vie reprenait au souffle des bobards.

LA PIE-PANTHÈRE.

L'Art et l'Artisanat au camp

par R. FÉAU

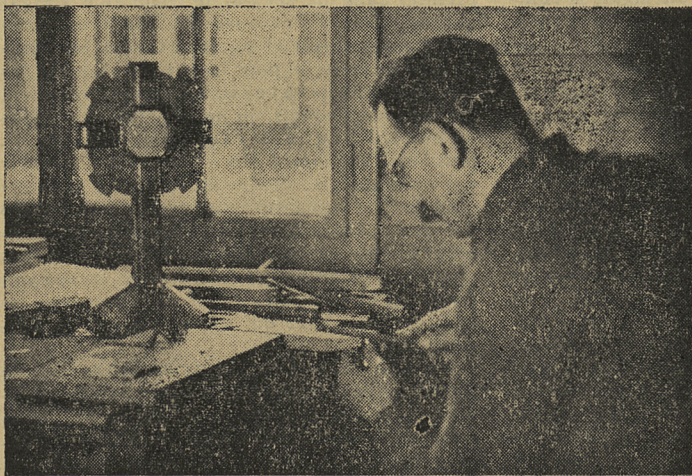
Le Samedi 21 Septembre 1940, avait lieu, dans la galerie de la cantine, le vernissage d'une exposition d'art organisée par le Commandant Charpentier-Mio, membre du Jury de la Société Nationale des Beaux-Arts. Cette manifestation, présentée sous le titre de « l'Art en cage » fut le point de départ de toute une activité artistique et artisanale qui aura, je pense, son épanouissement à l'occasion de la Semaine de France.

Cette exposition était bien modeste. Si quelques privilégiés avaient pu garder au moment de leur capture un matériel indispensable, la plupart ne disposaient que de moyens sommaires. Mais où il y a du talent, le plus modeste outillage ouvre des possibilités, et c'est à ce moment que Stanislas Wojcieszynski conquiert la notoriété au camp par ses dessins au crayon. D'autres, faute de matériel pour dessiner, se découvrirent une vocation de sculpteurs. Chacun possède un couteau de poche, et c'est ainsi que furent réalisés des objets usuels, des jeux d'échecs dont certains avaient grand caractère, et des accessoires du culte dont plusieurs sont encore en service.

Les autorités allemandes ne pouvaient manquer de considérer avec bienveillance cette preuve de vitalité, et dès lors les artistes du camp disposèrent des concours qui devaient leur faciliter la tâche.

* *

Chaque jour, après l'appel et après le déjeuner, on voit des gens affairés qui se présentent à la porte de l'avant-camp et montrent une carte jaune à la sentinelle, comme ils montreraient un titre d'abonnement à la descente d'un train de banlieue. Ce sont les artistes et les artisans du camp qui vont à leurs affaires. Deux baraques leur sont partiellement réservées, à la suite des bâtiments de l'infirmerie. Dans la première, à côté de l'atelier de menuiserie, il y a les ateliers de sculpture, de gravure et de reli-



Le Lieutenant BRASIER

Depuis le vide creusé par les départs successifs de J. Souriau et de C. Caillard, cette petite académie est dirigée par l'Aspirant Jacques Vallery-Radot, car il faut dire que le talent n'est forcément en raison directe du nombre des galons. Or Vallery-Radot a bien du talent. Je m'en suis persuadé une fois de plus aujourd'hui, devant les compositions qu'il vient de faire pour les chansons de Marc et Rémy. A deux pas de lui, voici un autre illustrateur : les aquarelles



Le Capitaine GAUJON

re. Au centre, entre la rédaction du Canard et l'imprimerie, le lavabo sert d'atelier aux horlogers. La seconde baraque, du côté ouest, est le domaine des peintres et des architectes.

A tout seigneur tout honneur. L'architecture est l'art complet celui qui coordonne et réunit tous les autres, à qui s'offrent toutes les possibilités du rêve et de l'idéal, mais qui commande à la matière et à la technique et tient compte des réalités les plus concrètes.

Commençons donc par les architectes.

« Que peuvent bien faire les architectes au camp » direz-vous. N'oublions pas qu'une grande tâche les attend. Trouvons-nous anormal que certains d'entre nous étudient les problèmes moraux, sociaux, économiques que pose la Révolution Nationale ? C'est des architectes que dépend la reconstruction matérielle de la France. Ceux de l'Oflag XVII A l'ont compris et ont déjà adressé à leurs associations professionnelles un dossier plein de substantielles idées sur la réorganisation d'un Village français. Mon ami Cannonne, admirablement secondé par Stym-Popper, fait figure d'ancien et de patron, et de l'atelier d'architecture sont déjà sortis notre clocher et les plans de la prochaine exposition. Les architectes des divers stands mettent actuellement au point les projets qui les concer-

nent, cependant que d'autres préparant le concours des Monuments Historiques, se livrent à des travaux d'analyse sur des photos de monuments anciens. Ici règne l'atmosphère des Ateliers qui entourent l'Ecole des Beaux-Arts. Tout en travaillant, on se fait des visites, les projets sont discutés, critiqués : un œil frais voit tout de suite le défaut, le « chameau » du voisin. La légendaire camaraderie des architectes, leur légendaire bonne humeur se donnent libre cours. Il ne manque — et pour cause ! — que les non moins légendaires « payages à boire. »

Au fond de la même salle sont les peintres.

d'Edelmann pour « Autant en emporte le vent » seront-elles publiées un jour? Il faut le souhaiter.

Plus loin, un modèle benévole pose pour son portrait. Des chevalets de fortune l'entourent, et plusieurs artistes travaillent sous la direction du massier Guinebert, qui prend ses fonctions au sérieux sans pouvoir satisfaire tout le monde. Certains, en effet, trouvent que l'Académie de l'Oflag manque par trop de modèles féminins et que le kaki revient bien souvent dans les costumes.

Dans l'autre baraque, celle dont l'entrée s'orne d'une enseigne sommée d'un rabot, l'art est en contact direct avec la technique. Voici d'abord l'atelier de sculpture d'où sont sorties des œuvres aussi importantes que la Crèche et le Maître-Autel de la Chapelle, et dûes à l'initiative et au talent du lieutenant Biais assisté d'une

février en fer blanc que tout le monde connaît. Ces artistes ont prouvé qu'une matière n'est pas vile en elle-même et ne vaut que dans la mesure où le travail la spiritualise. Valéry a écrit : « La matière est muette, la technique la fait parler, l'Art la fait chanter. » Rien n'illustre mieux cette phrase que des œuvres comme l'encensoir et l'ostensoir de la chapelle ou les divers trophées sportifs réalisés dans le fer blanc.

En ce moment, le dévoué Brasier a trouvé une nouvelle forme d'activité. Pour rendre service à des camarades dans l'ennui, il s'est spécialisé dans la réparation des lunettes et la fabrication des aiguilles de montres. Et nous voici chez les horlogers qui sous la direction du Lieutenant Bondon, et malgré de nombreuses difficultés telles que l'absence de pièces de rechange, ont déjà réparé 321 montres. Le remplacement des verres cassés fait l'objet d'une industrie spé-



Le Capitaine LENFANT et le Lieutenant LARCHER gravant la cloche

dizane de volontaires anonymes. Cependant, tout en respectant l'anonymat qu'ils ont demandé pour ces œuvres collectives, il faut bien mentionner les noms de Brun, de Bolloré, de Larcher, de Cabon et du soldat Baron, qui ont illustré cet atelier par des productions individuelles.

Un peu plus loin, le Capitaine Gaujon dont la barbe taillée à la mode de l'Empereur François-Joseph est célèbre dans le camp, dirige avec autorité et talent son équipe de graveurs sur bois. C'est de son atelier que sortent les illustrations du Canard, celles des programmes de théâtre, toutes les images qu'il serait trop long de faire reproduire par un procédé photo-mécanique. Son inlassable dévouement, sa compétence ont été récompensés, et il me montre avec joie le matériel d'imprimerie en tailleur douce qu'il vient de recevoir et qui permettra d'ajouter les techniques de l'eau forte, du burin et de la pointe sèche aux disciplines déjà en honneur dans le camp.

Le Lieutenant Perrière dirige, aidé de son actif adjoint, le Lieutenant Manzagol, aux talents variés, l'atelier de reliure qu'il a créé. Hélas! vous n'y trouverez pas de ces somptueux maroquins du Cap, ni même la vulgaire basane. Il faut se contenter des matières premières les plus modestes. En un mot, tout se réduit à du papier : papier-velours, papier imitation porcelaine, papier uni. L'atelier fabrique lui-même des papiers marbrés de grande allure et la mise en œuvre de ces humbles matériaux permet, à force de goût et d'ingéniosité, d'obtenir des résultats plus que convenables. L'atelier de reliure peut livrer actuellement plus de 100 volumes par mois, tant à des particuliers qu'à la Bibliothèque, et son œuvre maîtresse est la riche reliure du Livre d'Or offert au Lieutenant-Colonel Robert, ces jours derniers.

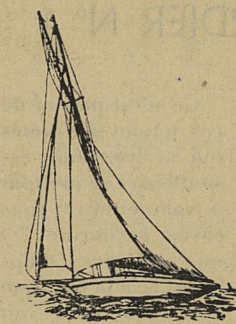
J'ai omis volontairement de parler plus tôt des orfèvres, les Capitaines Poisson et Lenfant qui ont ciselé la cloche et qui, ainsi que le Lieutenant Brasier ont réalisé les chefs-d'œuvre d'or-

février en fer blanc que tout le monde connaît. Ces artistes ont prouvé qu'une matière n'est pas vile en elle-même et ne vaut que dans la mesure où le travail la spiritualise. Valéry a écrit : « La matière est muette, la technique la fait parler, l'Art la fait chanter. » Rien n'illustre mieux cette phrase que des œuvres comme l'encensoir et l'ostensoir de la chapelle ou les divers trophées sportifs réalisés dans le fer blanc.

J'aurais aimé vous emmener faire un tour à l'atelier de menuiserie et à la forge, mais ces deux ateliers méritent une étude particulière qui sera traitée dans un prochain numéro. Il y a aussi, me direz-vous, tous les artistes qui ne fréquentent pas les ateliers de l'avant-camp, les indépendants, les timides, et aussi ceux qu'une grande réputation et de nombreuses commandes retiennent dans leurs alvéoles. Citons au premier rang de ceux-ci le Capitaine Leyrat qui manifeste son dévouement à la cause commune en groupant et en répartissant les commandes de matériel pour les artistes. Lourde tâche pour laquelle on ne saurait trop le remercier! De ces indépendants, on ne pourrait citer tous les noms. Chaque baraque en abrite un ou plusieurs. Le hasard des visites fait découvrir des enlumineurs, des sculpteurs, des peintres ignorés. J'ai vu l'autre jour un jeune camarade décorer un bois clair d'incrustations d'aluminium pleines de distinction. Et je ne veux pas oublier le bataillon des hommes de troupe qui disposent de beaucoup moins de temps que les officiers mais chez qui s'épanouissent de délicats talents.

Lorsque font défaut les joies habituelles de la vie : joies de la famille, joies du labeur quotidien, joies des évasions dominicales en pleine nature, l'âme se tourne instinctivement vers des joies spirituelles et vers des joies esthétiques. Le métier d'art procure alors les plus grandes consolations qui soient, car l'esprit ne peut pas toujours vivre dans l'abstrait. Et, de la collaboration de l'âme avec la main naît l'œuvre d'art, assurant l'équilibre physique et moral indispensable à ceux qui dans une longue attente se préparent à reprendre le travail pour la vie et la grandeur de la France.

SALON NAUTIQUE



« Tout ce qui est nautique est nôtre. »

Le Canard n'avait pas manqué à cette forte parole en signalant les patients travaux des constructeurs navals du camp : trois bateaux de guerre, et non des moindres, c'était une belle

flotte! Mais nos camarades n'en sont pas restés à leurs premiers travaux et ont choisi fort habilement les jours ensoleillés pour nous montrer leurs nouvelles réalisations. A la Pentecôte, une première exposition nous révéla un superbe yacht à moteurs et quelques projets en cours d'exécution. Mais je crois que le grand public était ce jour-là autour du terrain de foot-ball...

Encouragés cependant par cette présentation, nos camarades ont monté, le 22 juin, un vrai salon de modèles dans le local de la cantine. Conviés par une suggestive affiche, les amateurs ne manquent pas et il faut prendre rang pour être admis : mais on n'a pas à regretter ces quelques minutes d'attente. D'exactes et fines reproductions de voiliers nous accueillent : sardiniers, bateaux de Douarnenez trapus et noirs, thônier aux tangons en antennes fragiles, monotype élancé et clair, quel plaisir de revoir ici ces formes rituelles et logiques, faites pour le choc ou la caresse de l'eau!

Suit la marine de guerre : le « Nelson », en bonne place, braque de temps en temps sur les passants ses 406 mobiles comme des doigts. On apprécie la netteté de sa construction, cette rigueur de forme que l'on retrouve dans le « Kersaint », la « Provence » et le « Dunkerque ». Des voiliers anciens mêlent leurs gréments compliqués à cette rigide marine de guerre : une toute petite « Santa Maria » y brille de ses couleurs vives et une goëlette laisse détailler sa voilure de bon bateau solide.

Voici les derniers nés : un petit yacht à moteurs, coque blanche et verte, pont de « bois » clair, luisant comme au naturel, semble voguer sur l'eau calme d'un carton peint. Les personnages sont à leurs places normales et l'échelle qui descend du pont mène à des appartements minuscules, mais meublés, à une chambre des moteurs où tout est figuré sans faute. Belle pièce vraiment, en dépit des moyens si réduits dont disposent ses constructeurs. Mais malgré l'invitation courtoise à circuler plus vite, les visiteurs s'arrêtent encore longuement devant une autre merveille : embrochée comme une volaille, une coque sans bordé tourne au rythme d'un mouvement d'horlogerie dissimulé dans la base d'un phare; elle montre sous tous ses aspects l'ossature et les aménagements intérieurs d'un nouveau yacht à deux moteurs, plus grand et plus compliqué encore que le premier, et tout aussi luxueux et fini. Les épures affichées précisent que les coques de ces bateaux ont été étudiées avec la même rigueur que celle d'un bateau réel...

Merveilles de patience et de précision malgré l'outillage moins que de fortune, réalisations d'une beauté certaine, expressions peut-être d'un rêve d'espace et de course sur un engin parfait dans ses lignes et dans ses détails, ces maquettes sont tout cela dans leur réussite. On peut féliciter sans arrière pensée les Capitaines Dupont, Quinet et Tingry, leurs constructeurs, à la fois du beau travail qu'ils ont exécuté et de la belle présentation qu'ils en ont donnée.

M. LEBRETON.

CONTINUE DE LA PEINTURE FRANÇAISE

par Jacques VALLERY-RADOT



ORSQU'IL y a quatre ou cinq ans, j'accueillais à Paris mes camarades de la *Studentenschaft* de Munich, une de mes plus grandes joies était de les conduire au Louvre. C'était là que je retrouvais avec eux une France qu'ils ne connaissaient pas, dont ils cherchaient le vrai visage. Bernard Grasset venait alors de publier le *Dieu est-il français?* de Friederich Sieburg : j'entends encore ce dernier célébrer nos pierres et nos ciels parisiens de la fenêtre de son appartement, place du Panthéon.

Par certaines belles matinées de printemps, nous allions vers la Cour carrée du Louvre, nous grimpons le petit escalier en colimaçon qui mène à la conservation, celui-là même que Louis XIV empruntait en cachette pour aller voir Marie Mancini, et là, sous les combles vénérables, les cartons s'ouvraient devant nous. Les esquisses et les dessins originaux de Poussin, Fragonard, Watteau, Delacroix, Corot, Millet, n'avaient plus de secrets pour nous. Dans nos mains, nous tenions ces papiers où semblait demeurer, fraîche encore, l'encre sépia avec laquelle Poussin avait, d'un trait nerveux, cherché la composition de son *Paradis terrestre*.

Un jour qu'avec l'un de ces jeunes Allemands de la nouvelle génération, je parcourais la salle Louis Lacaze, il s'arrêta d'un coup devant *l'Enfant au totou*, de Chardin et me dit : « Ce qui me frappe dans la peinture française, c'est la continuité de son génie, de son esprit, le silence intérieur qui s'en dégage, la gravité heureuse. Regardez cet enfant tout attentif à son jeu. On sent que rien ne pourrait le détourner de son ouvrage. Il est aussi sérieux que le paysan ou l'ouvrier français occupé à sa tâche. Il ne pose jamais pour la galerie ». Mon camarade percevait à travers Chardin cette tenacité paysanne, ce goût du travail bien fait que plus tard Péguy louera, ce bon sens qui caractérise notre race.

Dans tout l'art français, et, en particulier, dans la peinture, nous pouvons suivre comme à la trace, ce qui a pu maintenir jusqu'à ce jour, notre prestige artistique dans le monde. Si nous parcourons le Louvre en diagonale, il est frappant de noter à quel point de Clouet à Degas, un même esprit domine la peinture française.

Nos premiers peintres, depuis le Ve siècle et jusqu'au XIe, avaient décoré nos édifices et enluminé les portails de nos églises avec le même cœur et la même foi que les livres d'heures. A Saint-Père-sous-Vézelay, on remarque encore les tons délavés des riches couleurs qui recouvraient les sculptures du Narthex. Dans la crypte de Saint-Germain d'Auxerre, à Saint-Savin, en Poitou, les fresques du VIe témoignent de l'imagination débordante de nos maîtres d'autrefois : une apparente naïveté étonne nos yeux de « bourgeois » : c'est en réalité une fraîcheur merveilleuse et une observation pénétrante des images qui les entourent ; leur foi était si vive qu'en illustrant l'Écriture Sainte, ils transposaient tout naturellement les scènes familières et quotidiennes de leur vie.



LE NAIN (Les frères Antoine, Louis et Mathieu) — Repas de paysans (Musée du Louvre)

On a découvert, il y a quelques années, sous la carapace de chaux qui couvrait les murs du Palais des Papes, en Avignon, une série de fresques du XIVe qui ont gardé leur aspect primitif. Certaines d'entre elles évoquent la pêche et la chasse : sur un décor de feuillage où passent les oiseaux, les personnages se détachent dans une attitude simple qui les rend proches de nous : un dessin pur et volontaire enveloppe les formes et s'allie merveilleusement à la couleur. Le peintre, par la vérité de sa vision, arrive à restituer la vie, avec une expression émouvante et humaine. « Le dessin, le style vraiment beaux, a dit Rodin, sont ceux qu'on ne pense même pas à louer, tant on est pris par l'intérêt de ce qu'ils expriment. De même pour la couleur. Il n'y a réellement ni beau style, ni beau dessin, ni belle couleur : il n'y a qu'une seule beauté, celle de la vérité qui se révèle. Et quand une vérité, quand une idée profonde, quand un sentiment puissant éclate dans une œuvre littéraire ou artistique, il est de toute évidence que le style ou la couleur et le dessin en sont excellents ; mais cette qualité ne leur vient que par le reflet de la vérité... On s'imagine que le dessin peut être beau en lui-même. Il ne l'est que par les vérités, les sentiments qu'il traduit. L'on admire les artistes forts en thème qui calligraphient des contours dénués de signification (c'est toujours Rodin qui

parle) et qui campent prétentieusement leurs personnages. On s'extasie sur des poses qu'on ne remarque jamais dans la nature et qu'on juge artistiques parce qu'elles rappellent ces déhanchements auxquels se livrent certains modèles lorsqu'ils sollicitent des séances. C'est là ce qu'on nomme ordinairement le *beau dessin*. Ce n'est en réalité que de la prestidigitacion bonne pour émerveiller les badauds... L'artiste qui fait parade de son dessin ressemble à ce soldat qui se pavannerait sous son uniforme, mais qui refuserait d'aller à la bataille, ou bien à ce cultivateur qui fourbirait constamment le soc de sa charrue pour le faire briller au lieu de l'enfoncer en terre... Il n'y a de bon style que celui qui se fait oublier pour concentrer sur le sujet traité, sur l'émotion rendue toute l'attention du lecteur ».

Le Maître de Moulins, Nicolas Froment, Jean Fouquet, Clouet, quatre peintres français qui ne font pas mentir Rodin. Les ciels d'Ile-de-France se reflètent dans les regards bleus des vierges, des donateurs et des bergers, des enfants qui prient ; une joie grave assiste Etienne Chevalier dans son sourire près de son patron le diacre Etienne, une fraîcheur qui annonce déjà Renoir baigne les traits du Dauphin François peint par Clouet : un souci d'observation et de vie s'échappe de ces œuvres, une attention passionnée pour la nature et ses humbles et douces choses.

Un siècle après eux, avec une austère grandeur, Philippe de Champaigne recrée l'atmosphère de la Solitude de Port-Royal-des-Champs : dans une harmonie de gris et de noirs, que Manet plus tard retrouvera, éclatent des figures pâles cireuses, où le rouge ne paraît que pour faire vibrer les tons neutres. Mais Poussin et Claude Lorrain n'avaient pas encore parlé : avec eux s'aère la toile, avec eux commence une grande époque pour la peinture française. Tout attentifs à cette nature que la Renaissance a délaissée, Poussin et Claude Lorrain vont y apporter une lumière nouvelle en de vastes compositions où

sont les mêmes que voyait Chardin à travers son doux regard ; aujourd'hui, Bonnard et Vuillard reprennent ces thèmes éternels et familiers.

A l'époque où finissait la Monarchie, Watteau seul, plus hautement que Boucher ou Fragonard, Watteau a laissé le témoignage de ces heures faciles, remplies de fêtes, de musiques étourdies qui précèdent toujours les grandes catastrophes. Porté par le chant des couleurs nacrées, le dessin des parcs, il apporte à la peinture française une matière toute nouvelle, une composition palpitante, animée, aux cent actes divers. C'est

sur la baignoire grise, recouverte du linge blanc taché de sang caillé, est d'une matière très belle et d'une sévère grandeur, la *Baigneuse*, d'Ingres, assise de dos, un turban posé sur la tête, qui se trouve au Louvre, étonne par sa lumière, son volume, son style pur, enfin, le portrait de *Madame de Senonnes*, du Musée de Rouen, somptueuse étude de rouge et de noirs, les admirables dessins qu'Ingres nous a laissés, restent suffisamment éloquents.

Mais un orage va éclater dans le ciel de notre peinture. Un mouvement inconnu jusqu'alors va animer les lignes, transformer les arabesques, unir l'esprit traditionnel et révolutionnaire, engager pour longtemps les peintres dans la voie du risque et de l'héroïsme et renverser toutes les formules académiques. Eugène Delacroix ouvre à la peinture française les fenêtres de la vie, toutes grandes sur la nature, l'Homme, la Création. Il l'invite à s'exprimer avec enthousiasme, foi, sérénité, en un mot à être humain avant d'être artiste. Toutes ces toiles irradiant de chaudes couleurs et de vibrantes lumières. Sa composition impétueuse rythmée suivant les appels de son âme demeure profondément classique. D'ailleurs le romantisme n'est qu'un mot en peinture. Est classique, ce qui est beau, ce qui a du caractère, ce qui émeut, parce que senti et pensé profondément, exprimé avec une intense vérité. Toutes les étiquettes que les bourgeois ont voulu accoler à certaines tendances de la peinture, qu'il s'agisse du Romantisme ou de l'Impressionnisme, sont fausses, erronées, ne correspondent à rien de profond : c'est commode pour les élèves sages des cours du jeudi et les vieilles Anglaises qui collectionnent les dates et font la queue dans l'antichambre des Musées.

C'est encore Rodin qui a dit : « Est laid dans l'art ce qui est faux, ce qui est artificiel, ce qui cherche à être joli ou beau au lieu d'être expressif, ce qui sourit sans motif, ce qui se manie sans raison... Quand un artiste atténue la grimace de la douleur, l'avachissement de la vieillesse, la hideur de la perversité, quand il arrange la nature, quand il la gaze, quand il la déguise, la tempère, pour plaire au public ignorant, il crée de la laideur parce qu'il a peur de la vérité. Pour l'artiste digne de ce nom tout est beau dans la nature. »

Ainsi pour Eugène Delacroix, la vue des massacres et des scènes d'horreur des révolutions, les naufrages et les tempêtes aussi bien que les fleurs, les animaux, les visages d'enfants et les corps heureux des femmes, c'était toujours la volupté de vivre, la joie d'aimer, de découvrir sans cesse la vérité. Français par le génie et par le cœur, par le don de soi, la couleur franche et éclatante, la liberté de l'expression, la vigueur du style, Delacroix s'inscrit, au début du XIX^e siècle, comme le précurseur de toute une lignée de peintres qui jusqu'à nos jours le revendiquera pour maître. Delacroix avait fui les ateliers où s'étaient enfermés David et Ingres et avait redécouvert la Nature : la lumière du ciel, la couleur de la terre l'attirait : ocres, bleus intenses, rouges sombres, jaunes, « dominantes » qui se retrouvent dans toutes ses toiles. Les vêtements aux tons éclatants contrastent chez lui avec les pâles couleurs des chairs



Edouard MANET — Olympia (Musée du Louvre)

les personnages ne viendront que pour équilibrer l'ensemble. La campagne française apparaît dans toute sa noblesse, sa joie profonde : vallons et collines, villes et ports sont comme transfigurés et pourtant la science de ces deux peintres disparaît devant leur intuition et leur volonté de simplicité : ce qu'il y a d'admirable chez Poussin, plus encore que chez Claude Lorrain, c'est la lumière intérieure qui se dégage de son œuvre et qui naît, elle-même, de la vraie lumière : ce silence qui nous frappe vient de ce sens humain que ces peintres ont su garder pur, dès le premier contact avec la nature. Le Nain et Chardin, l'un et l'autre, se sont rapprochés plus encore de l'homme. Ils l'ont vu vivre à leur côté et nous ont restitué le merveilleux quotidien. Le Nain, chez les paysans, Chardin, chez les bourgeois, ont donné le vrai visage de la France sous la Monarchie : elle n'était pas à la Cour, mais dans les villages, la province et la campagne. En Berri, en Morvan, en Beauce, nous rencontrons toujours ces visages tannés de vieilles femmes, ces regards vifs de paysans, ces petits enfants rougeauds qui courent près des bêtes, sur les routes, le soir ; les beaux dimanches, nous croisons, sur la place de l'Eglise, les dames en coiffe, les petites filles sages et les notaires de Chardin. Sur nos tables dressées, les fruits sur la nappe, dans nos cuisines, les bassines de confitures, sur la desserte, les services de porcelaine

lui, peut-être, qui forme le lien entre les deux grands siècles de notre peinture le XVII^e et le XIX^e. Il annonce Delacroix, il annonce Manet, il annonce Laprade. Dans les symphonies roses, grises, ocres et noires de l'*Enseigne de Gersaint*, la *Femme au Perroquet*, de Manet, que nous vîmes à l'Exposition de 1937 (celle du Metropolitan Museum) n'eut certes pas été dépaysée dans un tableau de Watteau. N'était-elle pas la sœur d'une de ces visiteuses penchées sur les toiles de la Galerie Gersaint ? Elle pourrait être aussi l'une de ces femmes qui, près du buste de Cypris, dans l'*Embarquement pour Cythère* forme l'escorte des amoureuses. Quant au *Gilles des Fêtes galantes*, arrêté dans un coin du Parc, les bras ballants, ne vient-il pas de sortir d'un des bosquets de Laprade, sa tunique de soie encore froissée de ses derniers ébats ?

David et Ingres ne font, parmi tous, qu'une apparition froide et glacée, où l'esprit, tendu par l'académisme, semble étouffé. Imprégnés l'un et l'autre de culture gréco-romaine, ils encomrent nos musées de lourds tableaux d'histoire, de portraits sérieux qui n'ont, à part quelques exceptions, qu'un intérêt anecdotique. Certaines toiles montrent toutefois ce que la France eut été en droit d'attendre de ces peintres si leur âme avait été accordée à leurs dons : le *Marat*, de David, qui est au Musée de Bruxelles, dont la tragique tête jaune reposant

roses ou bistres, les volumes enchevêtrés des corps (que ce soit dans la *Mort de Sardanapale*, les *Massacres de Chio* ou la *Banque de Don Juan*) s'équilibrent parfaitement. L'audace de sa composition est typique dans *l'Entrée des Croisés à Jérusalem* : les lances verticales, par leur ligne qui brise le calme du ciel et des monuments étendus à l'horizon préparent l'esprit et le cœur à la grandeur du sujet : une matière splendide, voluptueuse, fait déjà songer à celle plus humble et paysanne de Courbet.

Un esprit de liberté venait d'entrer dans la peinture qui avait su maintenir toutefois la tradition. Delacroix n'avait pas voulu descendre comme Le Nain ou Chardin vers l'humble vie de l'homme ; magnifiant les passions par la couleur et le mouvement, il ne s'était pas arrêté devant le silence de nos chaumières, la pierre de nos seuils, la tranquillité des eaux, à l'ombre de nos bois, la torpeur de midi sur les blés endormis, la paix du soir, près des fontaines où le moissonneur se repose. Millet, Corot, Courbet vont chanter alors ce bonheur, cette santé de vivre qui n'a pas besoin de mots. A Barbizon, en lisière de la forêt de Fontainebleau ou dans quelque ferme d'Île-de-France, ils décriront ce que leurs yeux voient, ce que leur cœur aime, avec simplicité : humbles amoureux de la beauté, ils essaient de transcrire sur la toile la ligne d'un arbre, le volume d'un corps, la noblesse d'un geste : c'est toujours la vérité qu'ils cherchent à travers les multiples images de la vie quotidienne.

Aujourd'hui, nous regardons les paysans de Millet, *l'Homme à la Houe*, par exemple, avec autant d'émotion que ceux de Le Nain, parce que, à deux siècles de distance, ce sont les mêmes Français penchés sur leur ouvrage qui revivent devant nous et que nous croisons à chaque instant dans nos campagnes. Les paysages du père Corot baignés de joie intérieure — ceux d'Italie comme ceux de France — rappellent ceux de Poussin et de Watteau, partant d'un même esprit, malgré leur personnalité propre. Plus réaliste peut-être, Courbet s'attache plus à l'objet, à la matière pure, au ton pour lui-même, y apportant une volonté farouche d'observation. Paysages, natures mortes, portraits — *les Baigneuses* notamment ou *l'Atelier* — révèlent la vigueur de son tempérament, l'amour des formes. Courbet demeure le plus « peintre » de tous avec Delacroix.

Vers la fin du XIX^e siècle paraît l'équipe des Impressionnistes emplissant le monde conservateur et bourgeois d'une clameur juvénile. Leur premières œuvres suscitent le scandale dans une Société pour qui le mot de Guizot : « Enrichissez-vous ! », était la règle de vie. Tout allait de

pair. De même que les cuistres d'alors trouvaient normal d'honorer, au nom de la vertu offensée, Baudelaire et Rimbaud, de même dans leurs salons officiels de peinture ils rejetaient au ruisseau les grands peintres qui, aujourd'hui, sont au Louvre. *L'Olympia* de Manet connaîtra ce sort : cette œuvre admirable où passe le génie d'un disciple de Goya et de Vélasquez surprenait par l'audace de sa couleur, la brutalité de sa composition, la sobriété de son dessin. La ligne pure et sévère qui cerne le corps de femme, l'enferme dans un mystérieux silence, l'atmosphère lourde de fleurs épanouies, la rêverie exotique du regard, l'ordonnance musicale de toute la toile saisissent tout visiteur qui l'aperçoit au centre de la collection Caillebotte, La place nous manque malheureusement pour dire sur l'œuvre de ce maître tout ce que la dernière exposition de l'Orangerie nous a fait découvrir. Il faut au moins citer le *Déjeuner sur l'herbe*, le *Bar des Folies-Bergères*, le *Toréador Mort*.

Autour de Manet, chef de file, les quatre autres grands : Cézanne, Renoir, Degas, Van Gogh ; près d'eux, mais d'une valeur moins évidente, Sisley, Gauguin, Monet, Pissaro, Berthe Morizot, Toulouse-Lautrec, Odilon Redon. Dans ses natures mortes, ses portraits (le *Jeune homme*, *Madame Cézanne*, *Portrait par lui-même*) ses paysages (*L'Estaque*, le *Pont de Créteil*, la *Montagne Sainte-Victoire*) Cézanne a donné au style français une rigueur toute classique, il a clarifié la couleur, retrouvé les grandes lois de l'harmonie colorée, ordonné la composition,



J.-A. WATTEAU — Gilles (Musée du Louvre)

fait comme il l'a dit « du Poussin sur Nature », Renoir a ressuscité les personnages de Watteau, dans la lumière d'un éternel été, il a magnifié la femme, la fille fleur, chanté la joie de vivre d'une époque heureuse. Son *Moulin de la Galette*, sa *Balçoïre*, sa *Loge*, tous les nus, ses fleurs

respirent cette jeunesse qui ne le quitta qu'à l'heure de sa mort. Degas, par son dessin pur et net, s'inscrit dans la ligne de Clouet : vivacité d'esprit, regard pétillant, observation implacable, ferme décision du trait. Chez tous les autres, nous retrouvons cette même gravité intérieure traduite par la lumière dont Manet disait qu'elle était « le personnage principal du tableau », ce même silence dont nous parlions tout-à-l'heure à propos de Chardin. A mesure que passent les années, le côté « classique » de leur génie surprend. Si nous prenons, au hasard, parmi les toiles des grandes époques de notre peinture, nous sommes étonnés de la parenté qui existe entre Cézanne et Poussin, Manet, Philippe de Champaigne et Le Nain, Renoir et Watteau.

Seuls, Van Gogh et Gauguin s'isolent et font plutôt partie de la famille des grands peintres mystiques des premiers siècles qui enluminèrent nos églises et firent nos vitraux. Gauguin, à Tahiti, Van Gogh, à Arles, jouèrent avec les bleus profonds, les carmins chauds, les verts d'algues marines, les jaunes lumineux de Paradis. « Cherchez à comprendre le dernier mot de ce que disent dans leurs chefs-d'œuvres les grands artistes, disait Van Gogh, il y aura Dieu là-dedans. Quelqu'un aimera Rembrandt, mais sérieusement, il saura bien qu'il y a un Dieu, celui-là, il y croira bien. » Il disait encore : « Je voudrais faire le portrait d'un ami artiste qui rêve de grands rêves, qui travaille comme le rossignol chante parce que c'est ainsi sa nature. Cet homme sera blond. Je voudrais mettre dans le tableau mon appréciation, mon amour que j'ai pour lui. Je le peindrai donc tel quel, aussi fidèlement que je pourrai pour commencer. Mais le tableau n'est pas fini ainsi. Pour le finir je vais maintenant être coloriste arbitraire. J'exagère le blond de la chevelure, j'arrive aux tons orangés, aux chromes, au citron pâle. Derrière la tête, au lieu de peindre le mur banal du mesquin appartement, je peins l'infini, je fais un fond simple du bleu le plus riche, le plus intense, que je puisse confectionner, et par cette simple combinaison la tête blonde, éclairée sur ce fond bleu riche, obtient un effet mystérieux comme l'étoile dans l'azur profond. »

Il serait prétentieux de vouloir juger nos peintres contemporains : le douanier Rousseau, Laprade, sont morts. Bonnard, Vuillard, Segonzac, Utrillo, Derain et Matisse vivent encore : Si le recul du temps nous manque, l'expérience ne nous manque pas. L'évolution du goût du public se fait lentement, très lentement, mais nous ne sommes plus — du moins nous l'espérons — à l'époque où Baudelaire était obligé de défendre Delacroix dans des articles violents qui faisaient scandale dans le faubourg Saint-Germain et indignaient les « Messieurs » de l'Institut. Aujourd'hui, on ne sait même plus les noms des peintres officiels qui exposaient au Salon des Artistes Français de l'Époque, mais Delacroix trône au Louvre. Demain, Utrillo, Van Eyck français par sa matière, aura sa place près de Corot et l'on verra ses réverbères et ses maisons montmartroises vibrer près des ciels lumineux du vieux peintre, demain les nappes à carreaux rouges et les fruits de Bonnard iront rejoindre les compotiers de

(suite page 10)



BRIDGE

Tournoi de Contrat.
Après les matches de demi-finales qui voyaient l'élimination des équipes Piédelièvre et Souchières, la finale du tournoi opposait l'équipe Larrivoire-Klein, Challier-Cassou à l'équipe Bergen-Sireyjol, Paul Franck-Chéron; toutes deux invaincues jusque là. Les pronostics étaient généralement en faveur de la première nommée, dont les remarquables performances ne se comptent plus. Mais la glorieuse incertitude du sport — qui ne préside pas qu'aux réunions hippiques — se plut à marquer ce « great event » du bridge et c'est la jeune équipe Bergen qui l'emporta par 1.130 points d'avance, après une fort belle partie. Chaudes félicitations aux vainqueurs, la qualité de leurs adversaires réhausse le prix de leur victoire.

Solution du problème no 14

S est assuré de faire 3 ♣ et 1 ♠, il doit donc chercher à réaliser 5 levées à ♣, et se garder contre une mauvaise répartition de cette couleur. Il a le choix entre 2 plans :

1^o Il prend de ♣ A la carte d'entame, joue ♠ D et ♣ 3, mettant le 10 du mort; si l'impasse réussit, S joue ♠ A, R, et s'il ne reste qu'un ♠ maître chez les adversaires, affranchit la couleur en abandonnant le pli suivant. Les adversaires peuvent difficilement faire plus de 3 ♥ et S, reprenant la main, rentre au mort en prenant du R la D de ♣. Si l'impasse échoue, il restera à S la possibilité de trouver les ♠ répartis 3-3. 2^o Il prend de ♣ A ou D la carte d'entame, joue ♠ D qu'il prend du R, puis ♠ A et 9, gagnant ainsi pourvu que pique V, 10 ne soient pas en tête du résidu long.

Le premier plan est plus sûr, car il offre la possibilité de ne pas perdre la main ni le résidu des piques est 3-3, et élimine alors le risque de trouver par exemple ♥ R V 9 x chez O, ce qui amènerait la chute. D'ailleurs l'entame indique plus probablement ♣ V x x 2 que ♣ x x x 2 ou trèfle 2.

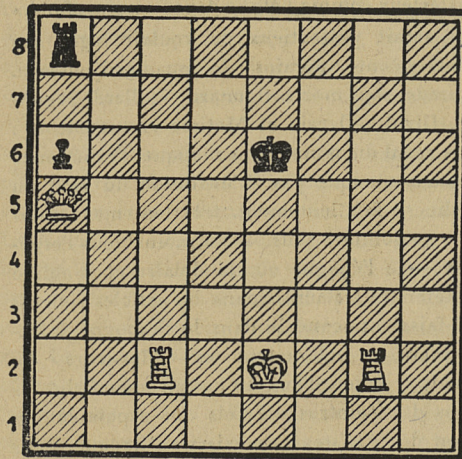
PROBLÈME No 13

Nord ♠ A 8 3 Sud R D V 10 9 5
♥ 5 A D
♦ R 10 9 5 A V
♣ R 9 8 6 3 A V 10
Sud joue 7 de pique et Ouest entame atout du 7. Plan de Sud?



ECHECS

PROBLÈME No 14



A B C D E F G H
Blancs : Re2; Da5; Tc2; Tg2.
Noirs : Re6; Ta8; Pa6.

SOLUTION DU PROBLÈME No 13

1) D, h8; — Rxh1. 2) R, f2; — g5.
3) h2xg3; — mat.
Si : 1) ...; — g5. 2) h2xg5; etc...

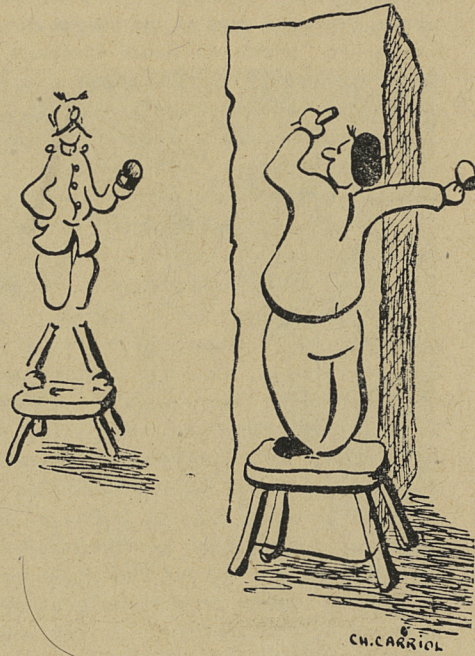


Pour les rieurs... pour les chercheurs...



PETITES ANNONCES

TAILLE DIRECTE A L'ATELIER



CH. CARRIOL

Souriez !

La dernière de Marius

Marius rentre chez lui, ivre mort, après avoir passé la nuit à fêter avec ses amis le succès de sa « quadrette » au dernier championnat de « pétanque ».

Arrivé plutôt mal que bien devant la porte de son appartement, il cherche sa clef dans sa poche et essaie vainement de l'introduire dans le trou de la serrure.

« Mais, Monsieur Marius, lui dit la concierge attirée par le bruit, vous ne voyez donc pas que c'est un cigare que vous tenez à la main ? »

« M...ince! répond Marius, alors j'ai fumé ma clef!... »



OFFRES D'EMPLOI

ON DEMANDE terrassiers expérimentés. Entreprise J. Gantesque. Embauche sur chantier, terrain du stade, hauts salaires, congés payés. Velléitaires s'abstenir.

ON DEMANDE, 1^o Un bon lad connaissant bien les chevaux de bois. Voir Société Hippique, Bar. 15.

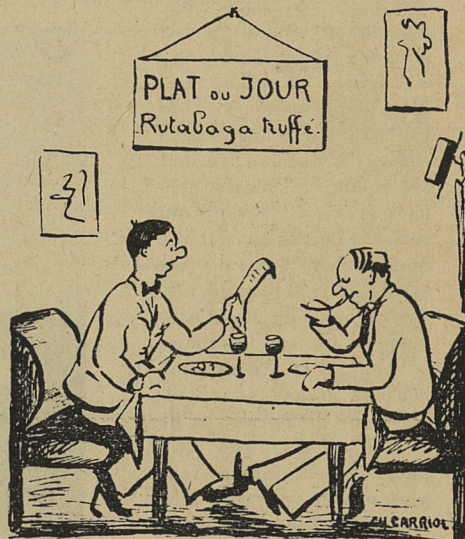
2^o Palefrenier diplômé, spécialiste des petits chevaux. Références exigées. Ne pas se présenter. Ecrire Haras du Pin (de guerre), même adresse.

MARIAGES

MONSIEUR b. s. t. r. situation élevée (Bar. 15), sentimental, désintéressé, recherche en vue mariage Vraie Jeune Fille âge indifférent, même borgne. Si pas mère de 4 enfants s'abstenir. Discretion d'honneur.

AGENCE SOREL Cécile : En s'adressant à nous c'est l'hymen pour tous. Réussit là où tout a échoué.

IL Y A CANARD et... CANARD



— Il paraît qu'ils ont un Canard chaque quinzaine !
— Ils en ont de la veine...

PERDU et TROUVE

PERDU, terrain de foot-ball, match contre l'équipe des hommes. Le rapporter Capitaine Favaron, 3e Bataillon. Récompense.

TROUVE solution du dernier mot croisé, mais perdu 3 nuits de sommeil. Cap. Chiadamor, Bar. 12.

PERDU excellente occasion de se faire libérer. La rapporter au Cap. Triquera, Bar. 15.

VILLEGIATURES

CURE D'AIR campagne, repos. Passez l'été à Edelbach, 620 m. alt., sa forêt, ses prairies, sports, pêche, chasse, courses. Tolar-Hôtel, tout confort, prix modérés, arrangements pour famille. Prix spéciaux pour militaires.

SCIENCES OCCULTES

TAROTS, Marc de Boldo. Consultez la voyante Mme de Bréant, Bar. 2.

ASTROLOGIE. La libération par les astres. Prévision du passé. Voir le fakir Han-Rit, Bar. 24, tous les jours, de 14 h. à 19 heures, 2e étage à gauche.

DIVERS

PLUS DE POELES SUPERPLUS grâce au Mistablogue qui les fera disparaître. Emploi sans danger et sans odeur.

ECHANGERAIS Acte de naissance 12 Juin 1921 contre carte ancien combattant. Sous-Lieutenant Lacandeur, Bar. 7.

PREVOYANCE. Pensez à l'avenir et à nos 5 petits cochons. Assurez-vous contre les jours maigres en leur donnant vos eaux grasses.

APPRENEZ A CHANTER, suivez les cours de mécanique quantique du Lieutenant Roger, le mercredi de 13 à 14 heures, Bar. 17, 1er étage. Reçoit sur rendez-vous.

INDEFRISABLE ! Laboratoires Zévaco. Envoi sous pli discret.

SEINS en 24 heures. Sans pilules, sans danger, sans médicaments. Procédé absolument inoffensif. Voir Chef accessoiriste du théâtre, B. 18.

OCCASIONS

BELLE OCCASION de se taire. S'adresser au Lieutenant Lanceobard, Bar. 29.

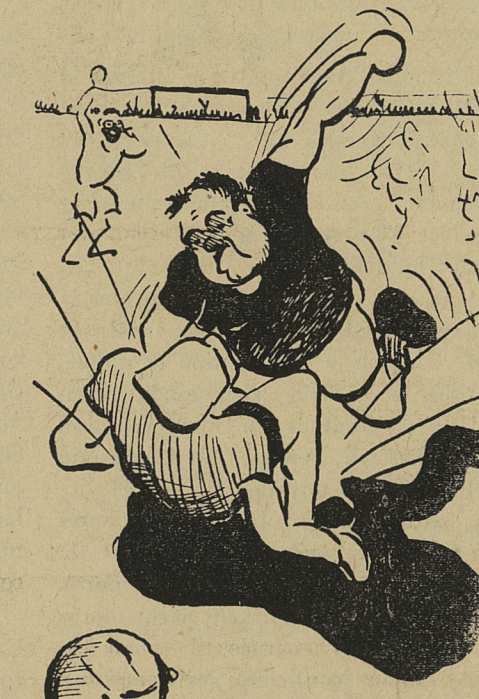
ECHANGERAIS petit fourneau fumigène contre cuisinière électrique. Ecrire au journal qui transmettra.

LA FAUNE DE LA " 22 "



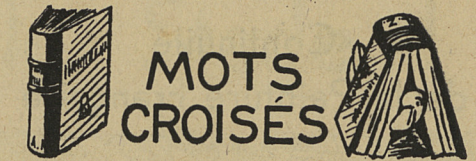
Un bourguignon 100 % — Style Henri IV

LE MATCH HUMORISTIQUE de la B. 5



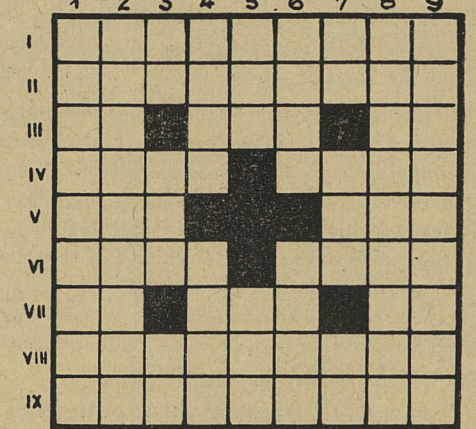
CH. CARRIOL

O' Rab encourage le goal de son équipe



MOTS CROISÉS

PROBLÈME No 15



HORIZONTALLEMENT. — I. Sur la ligne Paris-Strasbourg. — II. Marchand qui se rendait à une foire célèbre. — III. Initiales d'un ancien résident général au Maroc. Phonétiquement : porta secours. Lettre grecque. — IV. De plus. Peur. — V. Demeures. Préfixe. — VI. Un des 5 qui étaient 4 (sans h). Fabriqué. — VII. Pronom. Ornement qui décore le chapiteau dorique. A l'opposé du Sud-Est. — VIII. Membre d'une congrégation célèbre. — IX. Garantis de nouveau.

VERTICALLEMENT. — 1. Peuple les fleuves d'Amérique. — 2. Poils qui couvrent certains végétaux. — 3. Première et dernière lettres d'un fleuve à légendes. Préfixe. Fleuve côtier. — 4. Le même. Dénusé d'esprit. — 5. Héros cornélien. Adjectif possessif. — 6. Enlevé. Entiché. — 7. Deux voyelles. Partie de poule. Préfixe. — 8- Dont les pages ont été numérotées à nouveau. — 9. Faisons des vêtements de laine.

SOLUTION DU PROBLÈME No 14

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
I	M	A	D	A	G	A	S	C	A	R
II	A	R	O	M	A	T	E	N	I	
III	P	E	N	E	H	M	S	A		
IV	P	S		C	E		S	L		
V	E	V	A	R	E	C	H	T		
VI	M	A	R	I	O		A	R	N	O
VII	O	S		S	T	A	R	I		
VIII	N	S		T	I	G	R	E	E	
IX	D	I	E	T	E		O	U	R	S
X	E	S	S	E		O	S	T		T

A L'UNIVERSITÉ DE L'OFLAG



— Après les examens, où irez-vous passer les vacances ?

A L'ATELIER



LES EXPLOITS

DU PRISONNIER DUDULE



CH. CARRIOL

Continuité de la Peinture Française

(suite de la page 7)

Chardin, demain les bosquets de Laprade et ses jets d'eau chanteront près des parcs de Watteau, demain les odalisques de Matisse et les baigneurs de Segonzac seront aux côtés des danseuses de Degas.

Il est impossible en quelques lignes de donner un aspect complet, homogène, de ce monument incomparable qui s'offre à nos regards, soit au Louvre, soit dans les collections particulières ou les expositions, lorsque des Primitifs jusqu'à ce jour nous examinons les chefs-d'œuvres de notre peinture. Qui n'a pas vécu par ses yeux et par son cœur, cette expérience, ne peut se rendre compte de l'espoir et de l'enthousiasme qui nous porte en songeant à l'avenir.

Nous venons d'apprendre que sous l'égide de Lamirand, secrétaire général à la Jeunesse, Pierre Schaeffer vient de fonder l'Association « Jeune France ». Il a demandé à notre ami, le poète Patrice de la Tour du Pin, l'auteur de la *Quête de joie*, prisonnier comme nous, de présider cette association. Il lui écrit : « Vaincus, blessés ou prisonniers, il nous faut entreprendre la quête de joie. Le malheur de notre pays vient d'abord de ce que nous avons perdu la joie d'en être les membres vivants. Il nous faut redevenir un peuple inspiré par des poètes et des artistes dignes de lui... Il faut que les jeunes apprennent les moyens de s'exprimer dans le grand langage de l'art populaire : chants et veillées, danses et coutumes, arts des métiers, des maisons, des camps. Il faut à nouveau que les cités et les villages connaissent les dimanches heureux, les fêtes nobles, les veillées fraternelles. Et tout cela doit permettre aux Français de retrouver leur âme, de recréer leurs mœurs.

Tous les pays qui n'ont plus de légendes
Seront condamnés à mourir de froid.

Vaincus, blessés et prisonniers, ces vers plus que jamais vous appartiennent : nous vous demandons d'être à la tête de notre équipe. En attendant votre retour, sans perdre une minute, nous travaillons. »

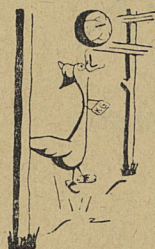
L'exemple de nos grands peintres doit nous indiquer le chemin de la résurrection de notre patrie — la patrie de Poussin et de Delacroix — il doit nous réapprendre à aimer, à orienter notre vie, à lui donner un sens, il doit nous redonner le goût du travail bien fait et nous aider enfin à retrouver les vertus éternelles de notre race.

Jacques VALLERY-RADOT.

N'oubliez pas !

LE COLIS DE FRANCE

BASKET-BALL



Le basket semble avoir conquis de nombreux camarades du camp. Chaque soir de nombreux spectateurs garnissent les gradins, les organisateurs de ce sport vous réservent encore de belles parties. Mais avant de passer à l'avenir jetons un rapide coup d'œil en arrière.

Après deux mois de matches hebdomadaires, les seize équipes de Première Division ont terminé leur tournoi d'entraînement. Cette série de matches avait pour but de permettre aux équipes de se connaître, aux anciens joueurs de se remettre à leur sport favori et de se compléter par des jeunes. Ce but semble avoir été atteint, au-delà même des espérances des organisateurs, et maintenant nous avons seize équipes bien entraînées, homogènes, prêtes à affronter de nouvelles compétitions.

Nos lecteurs trouveront par ailleurs le classement général. Deux équipes ont galopé au-dessus du lot : celle de la 26 (équipe Dutéou), celle de la 23 (équipe Fabrikant). La 26 s'est adjugé la première place avec 15 victoires pour 15 matches, résultat inattendu pour beaucoup qui croyaient la 23 imbattable, et pourtant la 26 a gagné régulièrement et son succès est mérité. Dutéou a une équipe complète, sans trous, il la dirige parfaitement, il en est l'âme. Félicitons en bloc les cinq joueurs : Dutéou, Perrier, Castel, Lairloup et Julien. La 23 termine 2^e avec 14 victoires, battue par 20 à 17 par la 26, après un match serré, acharné, émouvant, la partie est encore présente à notre mémoire. Ce jour-là l'équipe Fabrikant parut moins homogène, moins acharnée. Elle aussi dispose de joueurs confirmés, les Fabrikant, Grosjean, Hélip nous font assister à de belles parties, nous pouvons même dire que Grosjean peut avoir un bel avenir s'il veut travailler, et s'il peut jouer dans une forte équipe.

En dehors de ces deux vedettes, il faut mentionner les performances de la 1 (équipe Gauthier) finissant 3^e, de la 5 (équipe Bernier). La 25, qui disposait de bons éléments avec Belbenoit et Dupont, déçut ses supporters. Il serait injuste de ne pas mentionner l'équipe des Polonais en nets progrès, et celle de la 27 ou l'excellent Cassou est arrivé par sa persévérance à rendre son équipe dangereuse pour les meilleures. Mais il faudrait les citer toutes,

nous aurons l'occasion d'en parler encore, au cours des futures rencontres des autres équipes.

La 2^e Division a encore huit matches à jouer, nous en reparlerons dans un prochain article.

Et maintenant quels sont les projets des organisateurs? D'abord, vu le nombre croissant des joueurs, il a fallu créer une 3^e Division. Nous aurons donc pour les prochains tournois une 1^{re} Division avec 16 équipes, une 2^e Division avec 16 équipes et une 3^e avec le reste. Les quatre équipes de tête de 2^e Division disputeront des matches de barrage avec les trois dernières équipes de la 1^{re} Division et la 13.

Des matches de sélection inter-bataillon viendront changer l'atmosphère du championnat, en opposant une équipe par bataillon et sa réserve.

Enfin, une coupe sera disputée par poules, et pour couronner tout ce beau travail les organisateurs vous convient pour le mois d'août à un match Paris-Province qui opposera les meilleurs joueurs habitant Paris à ceux habitant la province. Gageons que ce jour-là nous revivrons l'atmosphère des grandes rencontres nationales.

Demandons pour terminer au public de bien vouloir garder son calme ; en criant vous énervez les joueurs, en même temps vous nuisez à la beauté du jeu, vous allez contre vos intérêts. L'arbitre est mieux placé que tout autre pour prendre une décision, c'est la plupart du temps un joueur, qui sait juger les fautes ou irrégularités commises. Applaudissez le beau jeu, mais ne criez pas à tort et à travers, et de cette façon vous servirez la cause du basket.

J. L.

Classement général de la 1^{re} Division

Classement	Equipes	Points	Goal-average
1	26 A	45	344
2	23 A	43	363
3	1 A	36	86
4	5 A	35	58
5	28 A	35	38
6	25 A	33	67
7	7 A	33	5
8	15 A	32	— 45
9	3 A	31	— 21
10	23 B	29	— 45
11	27 A	26	— 95
12	6 A	26	— 128
13	24 A	22	— 252
14	H A	21	— 182
15	19 A	18	— 194

N. B. — Le goal-average s'obtient en faisant la différence entre les points marqués et les points reçus. Ex. : Equipe A bat Equipe B par 28 points à 12. Goal average pour l'équipe A plus 16, pour l'équipe B — 16.

LE BILLET D'ÉPHYCTÈTE

No 9

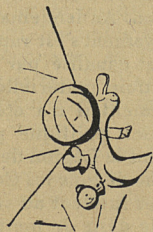
RELATION ENTRE LES MOUVEMENTS
ET LA RESPIRATION :*Surtout ne pas tenter de tricher avec la nature....**Une élévation latérale des bras et des épaules soulève automatiquement les côtes, agrandit la capacité thoracique, et correspond à une inspiration. L'abaissement du diaphragme y contribue pour sa part.**L'abaissement des bras, accompagné d'une légère flexion du tronc et du rapprochement des épaules, rétrécit la capacité pulmonaire, et correspond à une expiration.**Ne jamais inspirer en abaissant les bras et expirer en les soulevant. Cela semble naïf, mais.... lorsque j'étais 2e classe, nous avions un sous-officier instructeur, venant d'effectuer un stage d'athlétisme dans une école spécialisée qui nous faisait cependant respirer en Ephy, contre la nature, de cette dernière façon.... En outre il exigeait que nous expirions bruyamment, et s'époumonait à crier : « Plus fort! On ne vous entend pas! » Alors, toutes les bouches pincées comme des extrémités de lances d'arrosage, se mettaient à souffler avec violence.... et il était content!**Paix à son souvenir....**Pour mieux marquer l'importance de la respiration en Education Physique, je ne craindrai pas de déclarer que l'Ephy, c'est essentiellement l'art de savoir respirer pendant qu'on fait ses mouvements.**Ephyctète*Le Championnat de Hockey
est commencé

Il y a deux mois le lieutenant Gay commençait avec 23 crosses et quelques joueurs. Au début de Juillet une coupe — celle d'Edelbach — était mise en compétition pour les équipes de 1^{re} série où étaient engagées celles des 1^{er}, IV^e et VI^e bataillon. En 2^{me} série : 4 formations — 1^{er} Bat. (B-C), VI^e bat., IV^e bat. — se trouvent en présence.

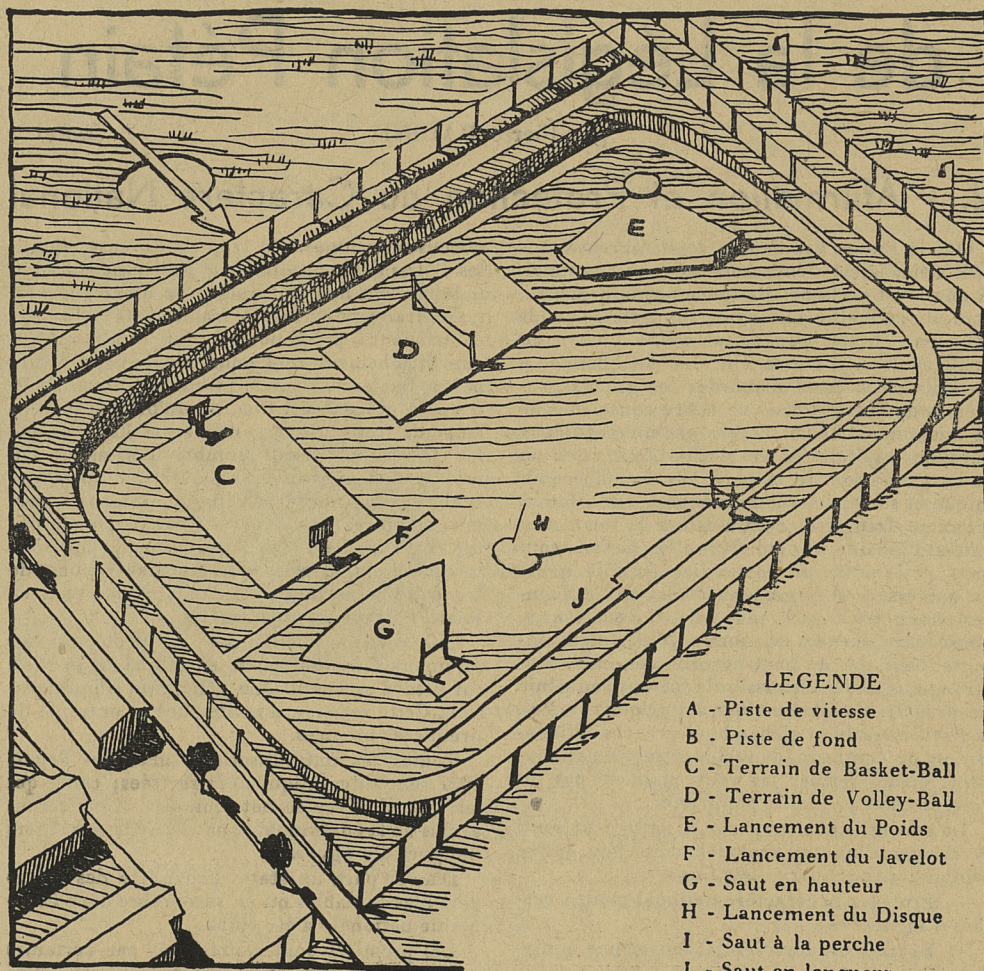
La formule adoptée est la poule avec Matches aller-retour. D'excellents joueurs se trouvent répartis dans les différents « onze ». Notons les frères Prévost du F. C. Rouen au 1^{er} bataillon. Meyer de l'U. A. I., l'international Six du VI^e bataillon, Martel et Guichard de Lyon et Gay l'animateur du Hockey à l'Oflag XVII A.

Classement au 15 Juillet - Résultats à venir.

J. T.



Et bientôt le Stade !



LEGENDE

- A - Piste de vitesse
- B - Piste de fond
- C - Terrain de Basket-Ball
- D - Terrain de Volley-Ball
- E - Lancement du Poids
- F - Lancement du Javelot
- G - Saut en hauteur
- H - Lancement du Disque
- I - Saut à la perche
- J - Saut en longueur

Déjà l'athlétisme! C'est ainsi que les sportifs du camp jalonnent notre captivité. Sports d'hiver et d'été.... et même de demi-saison. Mais si l'on a pu boxer, jouer au ping-pong, au foot, il semble que faire un 400, un relais, ou lancer le javelot exigent un terrain approprié.

On a donc songé au stade, comme on envisagea de construire un ring lorsqu'il s'est agi des réunions pugilistiques. Le terrain est déjà trouvé : la prairie derrière les baraques 17 et 18. Mais avouons que c'est là chose facile. Le plus dur, l'essentiel reste à faire : achever la piste, aménager les sautoirs, les plateaux de lancer, car il y aura de quoi pratiquer tous les sports athlétiques sur ce stade que l'on a commencé voici près de deux mois. Si le plan est l'œuvre d'un seul, les terrassements doivent être faits par tous ceux qui pourront profiter des divers avantages que comportera une pareille réalisation.

Le Lieutenant-Colonel Robert a jadis fait appel à la bonne volonté des sportifs du camp. Espérons que les mots travail en commun, reconstruction, solidarité ne sont pas seulement de beaux vocables employés par les orateurs d'aujourd'hui et de demain et que le Stade Pétain sera bientôt une réalité.

J. T.

FOOT-BALL : Les Hommes ont gagné !

Le match de Foot-Ball comptant pour le championnat du camp et qui opposait le Dimanche 29 Juin, l'équipe A des Hommes à celle du 3^e Bataillon avait passionné bien avant la rencontre, les amateurs du ballon rond. Vainqueurs, les officiers l'emportaient définitivement assurés d'avoir au classement final 2 points d'avance sur leurs adversaires directs. Les hommes savaient qu'une défaite détruirait tous leurs espoirs.

Dès le début de la rencontre on remarqua que les hommes avaient modifié légèrement leur formation. RALE, l'avant-centre était passé inter-droit. Cela lui permettait ainsi d'être plus à l'aise que devant l'athlétique KIRINEC et aussi, on le constata rapidement, de pouvoir se replier en défense. Tous les autres, y compris les officiers avaient conservé leur place.

Dès le premier quart d'heure, sur un centre de l'ailier droit du 3^e bataillon après un « cafouillage », BETVY « tirait au but » et marquait. Les hommes sans se décourager repartirent à l'attaque. Ils parvinrent à tromper deux fois le goal en moins de cinq minutes et la 1^{re} mi-temps se terminait sur le score de 2 à 1 en leur faveur.

A la reprise, malgré l'extraordinaire activité de LEROY, le puissant demi-centre du 3^e bataillon et le courage de BETVY, KIRINEC, TALMA et CAMINADE, les hommes continuèrent leur action tant en attaque qu'en défense. C'est sur le score de la mi-temps (2-1) que se terminait la rencontre qui décidait vraisemblablement du sort du Championnat.

Jean TOMASI

Principes et tendances de la Législation Pétain

par Pierre RACINE

(suite)

2. - Affirmation et Protection du Caractère National

Que la France ait, depuis de nombreuses années déjà, laissé s'endormir son sens national, la chose est certaine. Fatiguée par une guerre, dont, du côté allié elle avait supporté le poids principal, privée par cette même guerre du meilleur de sa jeunesse, elle s'est abandonnée à la facilité et a cessé d'aborder les grands problèmes de l'heure avec une claire conscience de sa mission nationale. Qu'on examine les deux questions capitales posées depuis 1918, question de l'organisation de la paix, révolution économique et sociale, à aucun moment une solution vraiment française, c'est-à-dire à la fois nationale et humaine n'a été formulée. Certes, tout pays, et le nôtre en particulier dont le génie est universel, est largement ouvert aux influences étrangères dans la plupart des domaines, pensée, art, sciences, économie. Mais ce qui importe, c'est que ce pays absorbe ces influences étrangères et qu'il les assimile suivant son génie propre. Or, visiblement depuis quelques années, la France semblait s'abandonner à ces influences ou, au contraire, dans des crises de nationalisme étroit, fermer les yeux pour ne pas les voir, croyant par là les supprimer.

Le gouvernement nouveau a nettement senti le danger d'un tel renversement. Son œuvre semble ici poursuivre deux fins :

— Protéger le caractère national contre certaines influences ;

— Recréer ou fortifier la conscience nationale française.

a) Protection du caractère national contre certaines influences.

Certaines influences sont jugées dangereuses pour l'esprit national particulièrement dans une période où la nation, vaincue et désemparée, cherche des raisons nouvelles d'espérer dans un retour à ses traditions authentiques.

Le législateur s'est ainsi trouvé amené à envisager deux problèmes, le problème juif dans la métropole et en Algérie, et le problème des étrangers.

Pour combler les vides creusés dans sa population par une dénatalité persistante depuis 60 ans et par les pertes de la grande guerre, la France a fait largement appel à l'immigration étrangère. Au recensement de 1936, 3 millions d'étrangers vivaient sur son sol. Plusieurs branches fondamentales de notre industrie, les mines, la métallurgie, l'industrie chimique, le bâtiment ne fonctionnent que grâce à l'appoint d'une importante main-d'œuvre étrangère ; il en est de même de certaines cultures et exploitations agricoles. Un chiffre mesurera la valeur de cette contribution étrangère : en 1935, au plus fort de la crise économique, plus de 1.100.000 ouvriers étrangers, régulièrement autorisés par les services du Ministère du Travail, occupaient un emploi salarié dans notre pays.

La présence d'une telle population étrangère soulève de nombreux problèmes dont le plus grave est celui de son assimilation. La faiblesse démographique de la France lui fait un devoir d'intégrer le plus rapidement possible cette masse étrangère aussi longtemps que sa natalité ne se sera pas fortement relevée.

La loi du 10 Août 1927 sur la nationalité française a été faite dans cet esprit. Néanmoins la politique d'immigration a manqué à la fois d'ampleur et de directives précises. Le régime des naturalisations notamment offrait prise à de

sérieuses critiques. De trop nombreuses familles d'étrangers travailleurs et sérieux attendaient indéfiniment leur naturalisation alors que certains étrangers, arrivés de fraîche date en France, connaissant à peine notre langue et n'ayant aucun attachement réel pour notre pays l'obtenaient facilement par la faveur politique. D'autre part, grâce aux difficultés qu'offre la surveillance de frontières terrestres aussi étendues que les nôtres, un grand nombre d'étrangers peu intéressants arrivaient à passer sur notre sol. L'abus de la qualité de réfugié politique a permis, en outre, à beaucoup d'étrangers de profiter sans titre de notre hospitalité. Depuis l'armistice enfin, la crise que traverse l'économie française ne permet plus d'employer autant de salariés étrangers qu'autrefois.

Une révision d'ensemble du problème des étrangers s'imposait donc en attendant la mise sur pied d'une politique cohérente d'immigration. Cette révision a commencé et entraîné de premières mesures.

Toutes les naturalisations survenues depuis 1927 sont automatiquement révisées ; celles qui ont été abusives seront annulées. Ainsi seront exclus de la communauté nationale les étrangers indignes d'y figurer.

D'autre part, un statut provisoire des étrangers inassimilables ou en surnombre dans l'économie nationale a été établi.

Les premiers sont représentés par certaines catégories de juifs étrangers, sans doute originaires d'Allemagne et d'Europe Orientale (Pologne, Roumanie) : ils pourront être dirigés dans des camps spéciaux. Quant aux étrangers en surnombre dans l'économie française, ils seront constitués en groupements spéciaux dont l'emploi sera réglé en fonction des possibilités du marché.

Indiquons, pour en terminer avec le problème des étrangers, que sont désormais réservés aux Français à titre originaire, c'est-à-dire à ceux qui sont nés d'un père lui-même Français, tous les emplois publics et l'exercice des professions d'avocat et de médecin.

b) Création de la conscience nationale.

Toutes ces mesures sont d'ordre négatif : elle ne tendent qu'à protéger le caractère national. L'Etat nouveau vise plus haut : il se propose de créer une conscience nationale vivace. Il entend réagir contre la conception servile de l'Etat libéral, qui admet toutes les opinions, même anti-nationales.

Un tel résultat ne peut être obtenu que par la mise en jeu de nombreux facteurs, mais il pose avant tout le problème de l'enseignement. C'est à la jeunesse, en qui ils mettent tous leurs espoirs que va la tendance des régimes nouveaux, c'est à elle aussi, à sa formation qu'ils accordent des soins jaloux. La transformation de l'enseignement sera longue, mais de premières mesures ont déjà été prises. Elles tendent, les unes, à modifier l'esprit de l'enseignement public, les autres à rendre à l'enseignement privé la place qu'il mérite.

L'œuvre scolaire de la III^e République est considérable. Mais son esprit, qui d'ailleurs lui a été presque imposé par les circonstances historiques et l'étroitesse de vues des anciennes classes dirigeantes est loin d'être toujours satisfaisant. Indépendamment même du facteur religieux, cette situation est en partie due à la

manière dont sont formés certains des maîtres de l'enseignement public ou à celle dont ils vivent à l'écart, et comme à part de la Nation. Il est connu et très regrettable, qu'il y a peu de contacts entre les membres de l'enseignement public et les autres classes sociales, et la faute en incombe d'ailleurs plus à celles-ci qu'à ceux-là.

Le gouvernement nouveau entend supprimer ce fossé. Une mesure importante a déjà été prise en ce sens. Les maîtres chargés d'enseigner la grande masse de la nation, les instituteurs de l'enseignement primaire, ne seront plus désormais formés dans ces établissements fermés que constituaient les Ecoles Normales : ils le seront sur les mêmes bancs que les élèves de l'enseignement secondaire, sauf à recevoir en même temps ainsi qu'après leur baccalauréat, un complément spécial de formation et notamment un apprentissage pédagogique. Vraisemblablement, d'autres mesures suivront en vue de favoriser les contacts entre les maîtres de l'enseignement secondaire et supérieur, dont la formation ne soulève pas le même problème, et les autres classes de la nation, la renaissance de la vie régionale au sein de régions administratives fortement organisées et dotées notamment d'Universités florissantes facilitera ces contacts.

La révision des programmes et manuels scolaires a enfin été prescrite.

En même temps l'Etat revise son attitude à l'égard de l'enseignement privé et se départit de son attitude à l'hostilité plus ou moins franchement avouée. Certes dans un pays aussi diversifié que la France, le rôle de l'Etat n'est pas d'afficher officiellement, moins encore d'imposer une religion. Une telle attitude a entraîné assez de malheurs dans le passé pour qu'aucun esprit sérieux ne soit tenté d'y revenir. Mais les catholiques, les principaux intéressés ici, sont en droit de demander à l'Etat non seulement de ne pas entraver l'action enseignante de l'Eglise, mais aussi de leur donner les moyens matériels nécessaires pour l'accomplissement de sa mission, sous réserve qu'aucune violation de la liberté de conscience n'en résulte.

Le nouvel Etat semble s'engager sur cette voie. Les mesures d'exception qui interdisaient, depuis 1904, l'enseignement aux membres de toute Congrégation sont abrogés. D'autre part s'ébauche une législation tendant à reconnaître aux écoles libres de toutes confessions, le droit à une aide financière de l'Etat dans certaines conditions : un texte autorise la Caisse des Ecoles, établissement public, jusqu'ici chargé de favoriser la fréquentation scolaire dans les écoles publiques par des dons en nature et en argent aux familles et aux enfants, à accorder la même aide aux écoles privées. Sans doute ne s'agit-il là que d'un premier pas sur le chemin du réaménagement d'ensemble des rapports de l'Etat, et de l'enseignement privé, et au-delà, des rapports de l'Eglise et de l'Etat. Le nouvel Etat semble convaincu de la nécessité, non pas de prêcher lui-même, mais de favoriser un retour de la France vers ses traditions chrétiennes,

L'autorisation récemment donnée aux Ministres du Culte de donner l'instruction religieuse en personne dans les locaux mêmes des établissements publics d'enseignement en sont une preuve.

Dans un autre domaine, le gouvernement a enfin estimé que le mouvement des Anciens Combattants devait être mis intégralement au service de la Nation. Au lendemain de la grande guerre, ce mouvement s'est rapidement divisé et a été habilement canalisé par les politiciens vers les revendications matérielles ou honorifiques. A aucun moment il n'a été mis à même d'exercer une action politique profitable. Les textes qui organisent la Légion des Combattants, groupement unique de tous les Combattants des deux guerres, et les mettent au service du pays sont inspirés par le désir de mettre fin à de tels errements.

NOTRE CONTE

UN JOYEUX SOUVENIR DE LA DERNIERE

par Pierre PAILLÉ

En 1915, je commandais, en qualité de sous-officier, une section de mitrailleuses du ... ème R. I. Les hommes qui la composaient étaient presque tous des paysans de la région du Sud-Ouest et quelques Parisiens arrivés en renfort après les journées sanglantes de "la tranchée brune" et du "bois Sabot". Ces hommes étaient solides et, sans être des foudres de guerre, presque tous avaient déjà mérité le ruban vert à liseré rouge qui ne fut créé et attribué que quelques semaines plus tard. Toutefois, parmi eux, un jeune paysan du Lot, nommé Gary, était affligé d'une frousse ridicule qui l'avait rendu légendaire et attirait sur lui les plaisanteries et les quolibets des esprits forts de la Compagnie.

Brave garçon naïf, mal dégrossi, arraché à son Quercy natal et lancé dans cette formidable aventure ; ce simple était un malade. A plusieurs reprises je l'avais raisonné m'adressant en vain à son amour-propre pour lui faire vaincre cette peur qui le dominait et le prenait aux entrailles dès que quelques obus tombaient à proximité. J'avais dû renoncer à l'envoyer à son tour à la corvée de soupe, les nombreux plat-ventre qu'il effectuait sur le chemin du retour nuisaient à la qualité et à la quantité du rata transporté. Au cantonnement, il dressait l'oreille aux bobards et pâlisait dès qu'il était question d'une attaque ou d'un coup de main possible. Ayant pitié de lui, je le chargeai de petites besognes près de moi, il s'occupait de mes affaires et lavait mon linge au repos. Je le protégeais un peu contre les farceurs cruels quelquefois.

Parmi ceux qui raillaient le plus la couardise de mon "tampon" se trouvait Vernel, l'armurier de la section. C'était un grand type sec à l'accent faubourien, un peu gouape. Dans le civil, il était vaguement aide-mécano dans un garage de la capitale. Une nuit de relève à Minaucourt, comme le boyau trop boueux nous obligeait à cheminer par dessus, colonne par un, il tira par surprise un coup de mousqueton en l'air derrière les oreilles de Gary qui le précédait. Ce dernier s'écroula, se croyant touché à mort, en poussant des gémissements lamentables.

Une autre fois, d'accord avec le scribouillard et en l'absence du chef, il apporta à sa victime un papier le convoquant d'urgence. Arrivé au bureau de la Compagnie, le froussard se vit signifier qu'affecté, à la date du jour, au groupe franc du régiment en qualité de grenadier, il devait se préparer pour l'exécution d'un coup de main très prochain.

Fin Mars 1915, notre Division était engagée en Artois dans des opérations de détail qui préparaient l'offensive de Mai, cette triste affaire où tant des nôtres restèrent couchés sur les pentes de Vimy et du Mont St-Eloi. Deux de nos régiments tenaient les lignes au bord de la Scarpe, dans les faubourgs d'Arras. Un soir nous quittâmes brusquement nos cantonnements de Berneville et d'Agny pour venir en réserve dans Arras.

La soirée était agitée et faisait présager une action prochaine ; nos batteries étaient nerveuses et aboyaient par saccades, les fusées multicolores éclairaient l'horizon vers Ronville et Achicourt. L'ennemi répondait par des bordées de 105 dont les balles de plomb ricochaient sur les toitures, cassant les tuiles et les ardoises. Nous venions de connaître en Champagne des endroits sinistres tels que les Hurlus et Perthes ; cet arrosage était pour nous presque méprisable.

Arrivée vers 21 heures, ma Compagnie se vit affecter comme cantonnement le couvent des Ursulines, grande construction surmontée d'une sorte de beffroi et située en plein centre de la ville.

Au rez-de-chaussée, une succession de grandes salles de classes, avec le matériel scolaire

entassé dans les coins, nous attendaient. Au bout du couloir le bureau de la mère supérieure où trôna bientôt le sergent-major et ses papiers. De la paille était étendue, nous nous installâmes et primes les précautions habituelles contre l'incendie en remplissant d'eau les seaux de toile. Nous étions en état d'alerte, les hommes pouvaient se déséquiper, mais devaient garder leurs



chaussures. Le capitaine ne nous avait d'ailleurs pas caché que nous n'étions là que pour quelques heures. Les troupiers, malgré leur fatigue, se mirent à errer avec ce besoin impérieux du soldat de fouiner, de fouiller pour connaître les coins et les recoins de son gîte, même passer. Vernel et deux autres exploraient le premier étage, la lanterne d'escouade à la main. Un peu interloqués, ils se trouvèrent soudain dans la classe d'histoire naturelle devant le squelette humain servant au cours d'anatomie. L'idée d'une bonne farce à faire au froussard de la sec-

tion, germa d'emblée dans le cerveau du Parisien. Ils cachèrent leur macabre trouvaille dans un placard.

Minuit ! Toute la chambrée retentit des ronflements des dormeurs ; Gary, lui, ne dort pas, il écoute la voix du canon et tristement pense aux épreuves de demain.

Soudain, une lueur tremblotante surgit près de lui ; les yeux agrandis d'horreur, il se dresse sur les coudes et se met à hurler. Un fantôme blanc devant lequel se découpe un squelette cliquetant commence à lui grimper sur les brodequins. Les couvertures voisines sont secouées par les rires étouffés des comparses. Au même instant des pas précipités s'entendent, la porte s'ouvre brusquement et le capitaine, casque en tête et lampe électrique à la main, se trouve nez à nez avec le fantôme. Celui-ci, saisi d'une sainte terreur, recule, s'embarrasse dans le grand rideau qui lui sert de suaire, heurte une arme mal placée et s'écroule dans un bruit sinistre de tibias et de fémurs entrechoqués. L'attitude du farceur littéralement assis sur un seau de toile baignant ses maigres fesses dans le liquide renversé, déclenche un fou-rire homérique et une bordée de lazzi. Le capitaine mal remis de sa brusque rencontre, croyant que cette plaisanterie lui était destinée, poussait, au milieu du brouhaha, des rugissements et des chapelets de jurons.

Quelques minutes après cette scène grandguignolesque, la Compagnie se rassemblait dans le bruit des baïonnettes heurtant les bidons et le piétinement de nos mulets. Les rires partaient encore en cascades dans les groupes. Soudain, dominant le roulement du canon lointain, la voix grasseyante du titi prononça : "Dis, Mimile, t'as visé la g... qu'y faisait, le vieux !.."

Le rideau était tombé sur cette farce digne de la comédie italienne. Les mêmes acteurs allaient jouer le drame dans un autre décor.

A Versailles



L'Allée du Rendez-Vous, en bordure du Grand Trianon. Allée cavalière et chemin des soupirs, les autos égarées s'y embourbaient infailliblement tous les dimanches.

La Profession d'Architecte au Moyen-Age

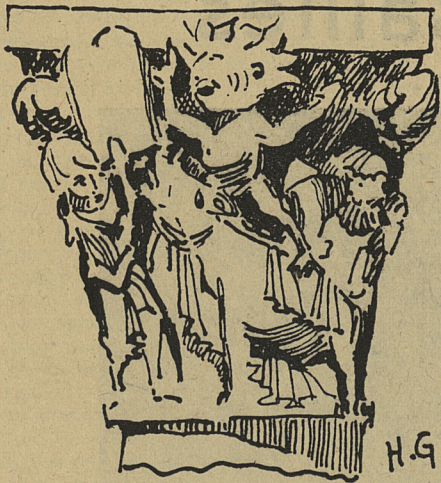
par Henri GUITTET

La création de l'Ordre des Architectes en janvier 1941, faite sous l'égide de la Révolution Nationale, a attiré à nouveau l'attention du grand public sur une profession, souvent incomprise et qui, à travers les âges, a évolué. Les précurseurs de l'architecte moderne furent ces "maîtres d'œuvres", qui revêtirent la France, après l'an mil, de son blanc manteau d'églises, dont parlent les chroniqueurs. Aussi croyons-nous intéressant de fournir les quelques renseignements que nous pouvons avoir encore en mémoire sur cette profession au Moyen-Age.

Le Maître d'œuvre doit être alors, à la fois, un artiste et un artisan, comme d'ailleurs cela se passait dans le monde antique grec : à tel point qu'un moraliste, Nicolas de Biard, se moque dans un de ses pamphlets, des auteurs de projets ne travaillant pas de leurs mains. Dans certains comptes de chantiers, nous voyons que l'architecte est payé pour ses dessins et pour la taille des pierres qu'il effectue.

L'enseignement se fait sur le chantier, auprès d'un maître, qui doit d'ailleurs n'avoir qu'un apprenti, son fils en général. L'apprentissage dure 6 ans au moins, en contact permanent avec la pratique. Pour arriver à la direction d'un chantier, il faut gravir les différents échelons de la corporation : tailleur de pierres, maître-maçon, chef de chantier et enfin maître d'œuvre.

Des familles d'architectes existent, qui conservent jalousement certains secrets de composition et de construction. On cite le cas d'un évêque, celui d'Utrecht, qui, ayant surpris le secret d'un constructeur, fut envoyé "ad patres"



Chapiteau (*Le Veau d'or*) à Vézelay

par ce dernier. Quels étaient donc ces secrets dont les auteurs étaient si jaloux ? Il est probable qu'ils consistaient en formules numériques, destinées à contrôler les proportions : aussi tous les monuments d'un même artiste ont-ils un air de famille.

La tenue du maître d'œuvres consiste en une longue houpelande ; gants et canne graduée sont des accessoires qui le font reconnaître.

Son bureau est situé près du chantier : c'est la loge aux maçons, local fermé et chauffé, qui contient également les outils des ouvriers, car ce n'est qu'au XVe siècle que ceux-ci peuvent les avoir en leur propriété. La loge sert également de réfectoire. Dans un vitrail de la chapelle Nord du déambulatoire de la cathédrale de Chartres, nous en trouvons une représentation. Au premier plan des sculpteurs de pierres tombales s'affairent autour des blocs de pierre posés sur tréteaux, au fond sont suspendus compas, profils, etc., nécessaires aux travaux de taille.



Travaux des mois (*Notre-Dame de Paris*)

Quelques rares dessins d'exécution sur parchemin sont parvenus jusqu'à nous : façades de la cathédrale de Strasbourg, du château de Coudray. A la Bibliothèque Nationale, grâce aux rayons ultra-violet, on a pu faire réapparaître certains dessins de la cathédrale de Reims. Des tracés grandeur nature furent retrouvés également dans les combles des bas-côtés d'églises : ainsi le dessin d'une balustrade fut découvert après la guerre 1918 à la cathédrale de Soissons.

Quelques noms, en général les plus célèbres parmi des maîtres d'œuvres, sont parvenus jusqu'à nous. Aux Cathédrales d'Amiens et de Reims, ils figurent auprès des labyrinthes, sortes de taches serpentine sombres se détachant sur l'ensemble du dallage.

A Toulouse on trouve en plus la mention *vir non incertus*, qualificatif élogieux de l'auteur. A Notre-Dame de Paris, au transept Sud, Jean de Chelles signe son œuvre. La même modestie existe chez les sculpteurs et les maîtres verriers, car rares sont les œuvres signées, tout au moins aux premiers siècles du Moyen-Age. Un vitrail, du XIIIe, du déambulatoire de la Cathédrale de

Rouen, porte, au bas, un prénom et l'adjectif *carnutensis* ; l'auteur faisant partie de la célèbre école des peintres verriers du sanctuaire de la Beauce.

Les honoraires consistent, partie en nature, l'architecte étant logé près de la loge, partie en numéraire, salaire journalier pour ses travaux manuels et rémunération supplémentaire pour son travail de maîtrise.

Par des comptes de chantiers retrouvés en Angleterre, nous avons des renseignements précis sur le côté "assurances sociales". Tout est prévu par les chapitres : le maître, ici, en cas de maladie limitée à une ou deux semaines, continue à recevoir le traitement complet, si l'indisposition persiste, il reçoit une somme moins importante. Ailleurs, au chapitre d'York, en cas de cécité accidentelle, l'architecte a droit au demi salaire, son assistant recevant l'autre moitié.

Les travaux avancent en général lentement, soit par difficulté de transport, soit par manque d'argent. Jusqu'au XIIIe siècle, le collier de gorge existe seul comme moyen d'attache de la bête de trait, aussi les animaux étaient-ils terriblement gênés pour remplir leur tâche. Il existe dans la crypte de la basilique de Saint-Denis, un curieux petit chapiteau représentant ce mode d'attelage. L'invention du collier d'épaule est, à la fin du XIIIe siècle, un énorme progrès : nous avons des renseignements très précis à ce sujet par les savantes études du regretté Lefèvre-Desnouettes.

Aussi n'était-il pas rare de voir les fidèles sous la direction de leurs évêques, accourir en foule pour aider aux charrois et gagner ainsi des indulgences : à tel point que certains diocèses normands sont vidés par l'exode provisoire de leurs habitants, désirant hâter la finition de la cathédrale de Fulbert, à Chartres.

L'argent pour l'édification des grands sanctuaires afflue à certaines périodes, provenant des fidèles, des seigneurs et des évêques. L'œuvre commence presque toujours par le chœur, ce qui permet au plus tôt le saint sacrifice. Quelquefois, comme à Cologne, façade principale et chœur sont attaqués en même temps dans l'espoir d'arriver à la terminaison plus rapidement. La construction se poursuit souvent sans implantation générale dans l'encombrement des maisons existantes, car le terrain libre dans les cités moyenâgeuses est rare et l'agrandissement des sanctuaires rencontre des résistances intéressées. On trouve des désaxements sensibles, même à l'œil nu, dans bien des édifices, témoins des diverses campagnes de construction et non d'un symbolisme rappelant la position penchée de la tête du Christ sur la Croix.

Les matériaux sont pris à des carrières voisines et taillés avant transport. On connaît le prix d'achat de pierres pour une abbaye cistercienne anglaise se montant à 104.000 livres et le prix de transport pour 4 kilomètres de ces mêmes pierres s'élevant à 350.000 livres. Les constructeurs, devant ces difficultés d'argent et de

moyens, ont une tendance à utiliser le transport par eau, et il serait intéressant d'étudier sur la carte le cheminement des matériaux jusqu'à leur mise en œuvre.

Un document très précieux nous est parvenu, qui illustre ces quelques données : c'est l'album de dessins et de notes de Villard de Honnecourt, architecte du moyen-âge, originaire du Cambrésis. L'Album a été commenté par Lassus, architecte et archéologue du XIXe siècle. Tout n'est pas de Villard, écritures et encres diverses font supposer que ce petit album a été surchargé par ses différents possesseurs. Chœur de Cambrai, dont il aurait été l'auteur, profils de moulures, croquis de têtes avec feuillages, de personnages luttant inscrits dans un triangle, dont le modèle a été retrouvé dans un tympan de la Maison dite d'Henri III à Chartres; rose de cette cathédrale, amenuee par le dessinateur dans le genre du XIIIe, alors qu'elle est plus massive par suite de la qualité de la pierre de Berchères; fenêtres et chœur de Reims, tours de Laon, cathédrale de Lausanne marquent les étapes du voyageur que fut Villard de Honnecourt. Il va jusqu'en Hongrie et on sait qu'il eut connaissance de la statuaire antique dans ses déplacements.

En dehors de la partie technique, on trouve des notes médicales, des observations du dessinateur, nous montrant ainsi l'ampleur des connaissances de cet architecte du moyen-âge, qui ne fut certainement pas le seul de son espèce. Tous les édifices de cette époque, étudiés dans leur détails, nous font sentir d'une façon profonde le savoir et l'honnêteté scrupuleuse de leurs auteurs, depuis le modeste tâcheron jusqu'au maître d'œuvres.

A la Renaissance, ce dernier tend à disparaître, remplacé par l'architecte, tel que nous le concevons à peu près aujourd'hui. La construction n'est plus uniquement destinée à la glorification de Dieu par les foules. Le roi et les grands seigneurs veulent avoir des châteaux moins sévères que ceux de leurs ancêtres. Ils font appel aux ingénieurs italiens, lettrés, courtisans parfaits, pénétrés de l'art antique, en même temps qu'à une nouvelle génération d'architectes français élevés à leur école.

Philibert Delorme oppose alors dans ses traités l'architecte à l'entrepreneur, chargé des besoins inférieures. Il demande que ses confrères sachent les mathématiques, un peu de sciences naturelles, d'histoire, de musique et d'acoustique, traçant ainsi un de ces programmes encyclopédiques, tels que les aimait le XVIe siècle. Ainsi l'architecte devient un savant, un penseur, étant par rapport à celui qui l'emploie une sorte de conseiller artistique et non un homme de métier à ses gages. C'est l'idée toute moderne en France de la dignité de l'art qui n'a d'autres obligations que de réaliser le beau.

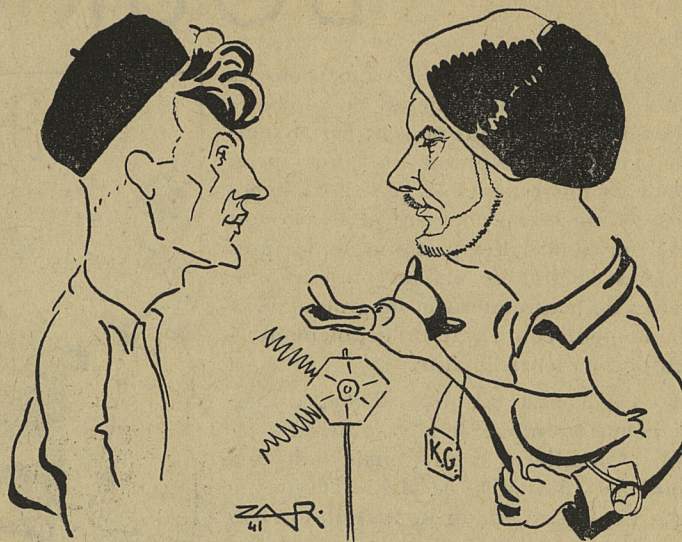
Retenons les qualités de franchise et de conscience des artisans du Moyen-âge pour les suivre à nouveau, nous rappelant cette ligne de conduite édictée par Rabelais, écrivain de la Renaissance qui conserve des attaches avec l'époque précédente, "Science sans conscience n'est que ruine de l'âme."

AU MICRO DE RADIO-EDELBACH

"Le Canard en... K. G." se doit d'enregistrer (c'est le mot) une nouvelle manifestation d'activité de notre camp. Grâce à l'initiative de notre camarade de Mauléon, arrivé de Nuremberg, le 20 Juin avait lieu pour le camp la première émission radiophonique française dont le programme avait été conçu et réalisé par les Officiers de l'Oflag XVII A.

Le concert était annoncé pour 16 h. 45, mais dès 16 h. 30, il y avait foule devant les hauts-parleurs de l'allée centrale aussi bien qu'auprès de ceux qui sont installés à l'intérieur des baraques. Il est regrettable qu'un incident technique ait rendu presque inintelligible le début du programme qui comportait une allocution de notre Représentant Général le Capitaine de Vaisseau Marie, un pot-pourri sur des airs régionaux, les chœurs polonais et des vers du poète Cuny. Toute cette partie, dont nous fûmes pratiquement privés, nous sera certainement présentée de nouveau dans une émission ultérieure.

L'audition s'améliora sensiblement ensuite pour le "Quart d'heure du Canard en...K.G.", car une place a été très aimablement réservée à notre journal par les organisateurs de cette émission. Ce "Quart d'heure" passa vite, signe qu'il fut bien rempli par un amusant sketch de notre camarade Maurice Renault, monté et joué par lui dans le rôle du reporter César Lecanard. Le garçon de bureau Castagne, à la voix caractéristique, était personnifié par Missonnié avec la verve que nous lui connaissons, pour l'avoir déjà applaudi souvent sur notre scène. Des couplets alertes et surtout une vivante interview de Raymond Leblanc dans le rôle de la grande vedette Raymonde de Paris qui, par une plaisante substitution radiophonique, nous fit entendre "sa" voix par le truchement d'un disque de... Lys Gauty. Bonne formule qui a



Missonnié et Renault qui ont créé respectivement "Castagne" et "César Lecanard" au micro du camp

plu, et nous espérons retrouver bientôt au micro les deux personnages créés, César Lecanard et son commensal.

"Le Quart d'heure du Canard en... K. G." fut suivi par une émission qui, dans un genre différent, fut également de qualité, celle de notre camarade Petit, de Nuremberg, qui nous dit trois poèmes-pastiches écrits par lui. Géraldy, un poète surréaliste et Péguy furent tour à tour évoqués avec un égal bonheur par la voix mâle de Petit, le gros succès allant incontestablement au pastiche de Péguy, une petite merveille du genre et que nous demanderons à réentendre.

Avant la Chronique de l'Université qui terminait l'émission, nous entendîmes le chansonnier Pourrain. Nous avons préféré ses deux dernières chansons, plus dans la note "montmartroise", à sa première romance qui semble un peu en dehors de son genre. Sa parodie du "Lycée Papillon" qu'il chante avec beaucoup d'entrain, est excellente.

Bravo aux organisateurs, aux auteurs et aux artistes pour cette nouvelle réalisation qui nous a replacé dans une ambiance, pour nous déjà lointaine, mais qui va nous aider à nous réadapter progressivement à cette nécessité sociale qu'est devenue la Radio.

† † CHRONIQUE RELIGIEUSE † †

CULTE CATHOLIQUE LE MOT DE L'AUMONIER

L'endurance digne d'un homme et surtout d'un chrétien est une voie où l'on avance pas à pas.

D'abord elle requiert l'acceptation de l'épreuve, moment décisif qui coûte et où le triomphe peut être acquis parfois en tremblant.

Puis si la douleur, et la douleur sentie en ce qu'elle a de plus pénible, présente sa rude difficulté, la ténacité s'impose alors : " Les vrais puissants sont ceux qui, dans une grande épreuve, savent réagir et tenir".

Enfin l'endurant accepte de souffrir en vue d'un bien qu'il veut atteindre, qu'il connaît et qu'il aime. " C'est peu de souffrir quand on sait pourquoi et pour qui l'on souffre."

En ces quelques réflexions, vous reconnaissez un des aspects de la vertu morale et cardinale de force que le chrétien a l'impérieux devoir de vivifier constamment par la grâce de Dieu.

COMMUNAUTÉ PROTESTANTE

Cultes. 1) le Dimanche 9 E. (Bibliothèque) 10 h.
2) en semaine: lundi, mercredi, jeudi, samedi. 9 C. 19 h.

Réunions diverses :

1^o Conférences. — Prof. Bertrand : " Quelques aspects du protestantisme contemporain ", Mercredi, 9 C, 20 heures.

Past. Bordreuil: Introduction au N. T. Jeudi, 9 C, 20 heures.

2. Cercle d'études — Pasteur Kappler " Le Credo " Mardi 9 C, 19 heures.

Lt. Barillon: La famille, la profession. Vendredi 9 C, 19 heures.

3. Chœur protestant : lundi, mercredi, jeudi, Chapelle 13 heures,

4. Eclaireurs Unionistes: Dimanche 9 C, 19 h.

BOURRACHON

Bourrachon est une pièce âpre. Sous les apparences très superficielles de la comédie, des caractères qui ne sont pas le symbole d'une époque plutôt que d'une autre, tout à la fois cupides et généreux, hypocrites et sincères s'opposent et se bernent avec conscience. Les personnages les plus sinistres de Molière étaient toujours empreints de bouffonnerie et de grotesque, le dénouement consacrait infailliblement la punition de leurs défauts.

Le cas Topaze est plus réservé, la malhonnêteté triomphe de la crapulerie, à canaille, canaille et demie, mais tout cela dans une atmosphère de pleine et joyeuse comédie, le rire donne au tout un ton bon enfant, ce qui n'est pas sans danger, car on en vient à excuser le pire.

Avec *Bourrachon* nous sommes en plein drame que seuls égayent çà et là les péripéties de l'action un peu bouffonne. Ce pharmacien est tout à son affaire, le jour où il apprendra que sa femme le trompe et le quitte pour le Docteur Vidal, il prendra allègrement son malheur, puisque ce dernier lui conserve la fabrication de ses pilules. Ce départ ne représente pour lui qu'un changement dans son personnel de direction, contrariant mais sans plus. Il accepte sans trop de difficultés que sa sœur Céleste lui impose la remplaçante — n'est-ce pas dans la logique commerciale.

L'ennui, c'est que cette sœur autoritaire et infaillible s'est lourdement trompée : la nouvelle Madame Bourrachon était enceinte et a accepté allègrement la double bonne affaire puisque son amant vient d'entrer aussi dans l'entreprise?

L'échéance à tout le moins prématurée approche, avant de jouer la comédie à *Bourrachon*, les deux complices se la jouent à eux-mêmes en manifestant leur remords, mais surtout leur crainte de tout perdre au dénouement de l'aventure.

Tout s'arrangera bien sûr, l'intransigeance de Céleste ne va pas plus loin que la dot de ses filles, *Bourrachon* fuit le scandale et tout ce qui peut nuire à la firme. *Bourrachon* est un homme sensible et, puisqu'on lui donne de bonnes raisons d'aimer son fils présumé, il est bien content de ne pas être obligé de s'y soustraire.

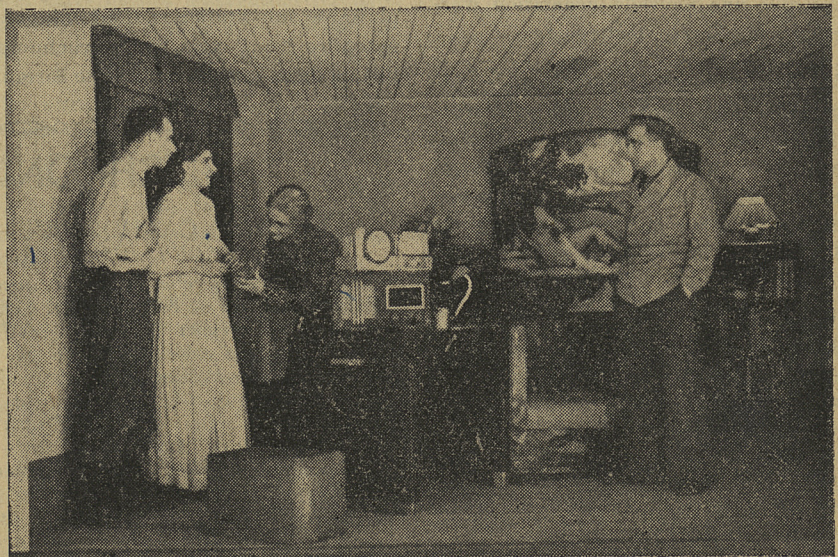
Tout cela au fond n'est pas tellement gai, d'autant que le jeu tragique de Bocquier souligne à plaisir le rôle de Geneviève *Bourrachon*.

Au demeurant la pièce est bonne et son interprétation homogène a droit à tous nos applaudissements. Meignan et Lablanchy dans les rôles de Bruneau et de Céleste sont excellents, le jeu vif et alerte de Lablanchy rappelle Marguerite Deval et selon la formule le plus brillant avenir lui est ouvert dans ce genre d'emploi.



La scène finale de « Bourrachon » vue par Rams. De gauche à droite : Lablanchy (Céleste) — Bocquier (Geneviève) — Dader (Bourrachon) — Meignan (Bruneau) — Leroux (Henri Mirguet)

LE CLUB DES GANGSTERS



Deux instantanés de cette amusante pièce policière montée avec succès le mois dernier par « Les 3 Masques »